



**LE
QUINTINAIS**
NUMÉRO SPÉCIAL
NOËL 1983

1. *Noble visage du troisième âge
Reflet de tant d'années vécues
Vous êtes la respectable image
Des joies ou d'illusions perdues*

2. *Vos yeux ont vu tant de choses
Défiler au cours des années
Des gaies, des tendres, des moroses
Brillantes, ternes ou ombragées*

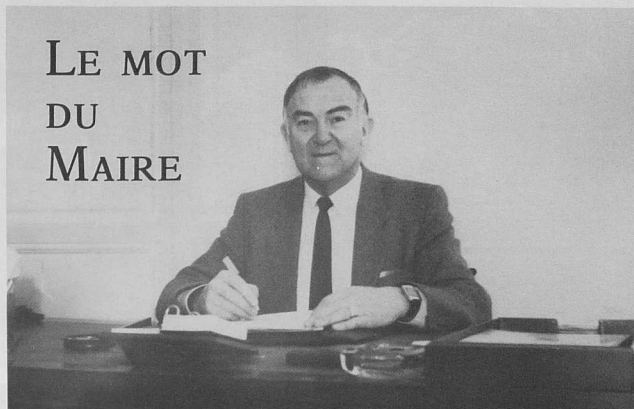
3. *C'est un pêle-mêle de souvenirs
Qui défilent dans votre regard
Le temps des rêves et des soupirs
Des arrivées et des départs*

4. *Celui de l'heureuse jeunesse
De l'insouciance adolescente
De l'avenir plein de promesses
D'une foi gorgée d'espérance*

MADELEINE ANDRÉ-BOULIN



LE MOT DU MAIRE



La ville de QUINTIN vient de tourner une page de son histoire...

La disparition de monsieur Jean DE BAGNEUX marque en effet la fin d'une période, remarquable à bien des égards, pour notre cité. Le talent et le dévouement avec lesquels il présida aux destinées de la ville, pendant près de quarante ans, seront, pour le nouveau maire que je suis, un exemple et un encouragement.

Nul doute qu'il aurait apprécié ce *Quintinais* spécial 1983 que j'ai, avec la nouvelle équipe municipale, le plaisir de vous présenter.

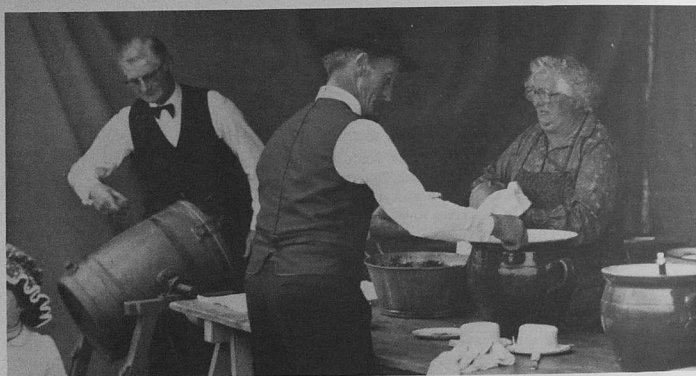
Ce bulletin est constitué en première partie du rappel des principaux événements marquant les diverses étapes de la vie, tels qu'ils se déroulaient autrefois.

J'espère qu'à travers cette évocation du temps passé, qui a nécessité un travail important de recherche et de composition, anciens et nouveaux *Quintinais* apprendront à mieux se connaître et par là-même à mieux se comprendre.

Joignant l'utile à l'agréable, cette brochure vous propose en deuxième partie tous les renseignements d'ordre administratif et vous informe des nombreux changements intervenus dans la commune au niveau des responsables des divers services.

Je remercie la commission Information ainsi que les nombreuses bonnes volontés qui ont apporté gracieusement leur concours à la réalisation de ce nouveau numéro spécial du *Quintinais* qui connaîtra, je pense, le succès de ses prédécesseurs.

Le maire
FRANÇOIS KERGOAT



ÉDITORIAL

« Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime, comment on y meurt. »

Cet extrait de *La Peste* d'Albert Camus introduit bien le thème de ce numéro spécial 1983 dans lequel nous avons voulu justement évoquer les grands événements de l'existence et la vie quotidienne telle qu'elle se déroulait à Quintin au début du siècle.

Ce besoin, pour l'homme d'aujourd'hui, de retrouver ses racines en portant un regard sur le passé, est indéniable. Il suffit de constater l'intérêt, qui se généralise, pour les « fêtes d'antan », les « noces 1900 », les « vieux métiers » ! Les gestes séculaires se réveillent et les mots ressurgissent au plus profond des mémoires pour dire cette vie-là.

Nous avons une fois encore apprécié la collaboration de l'équipe des « anciens » toujours prêts à partager leurs souvenirs. Ne sont-ils pas, aujourd'hui, à l'heure de l'informatique et du robot, les témoins privilégiés de l'évolution des mœurs, des coutumes, des conditions de vie et de travail et plus particulièrement de la « vie quintinaise » au cours de ces dernières décennies ?

En suivant à la télévision, en septembre dernier, les vingt-cinq épisodes du film « Un homme, une ville », nous avons vu revivre bien des personnages déjà entrés dans l'histoire et nous avons constaté bien des changements dans notre petite cité — et c'était il y a onze ans !

Ce ne sont pas seulement chaque quartier, chaque rue qui garde les marques du passé (nous les avons rappelées l'an dernier) mais c'est notre vie tout entière qui s'est bâtie, peu à peu, sur la vie des générations qui nous ont précédés, ces hommes, ces femmes qui ont « travaillé », « aimé », qui sont « morts » mais qui ont laissé tant de traces !

LA COMMISSION INFORMATION

TRAVAUX NEUFS - RENOVATIONS

ENTREPRISE

LE CHANU Frères

Rue Maréchal-De-Lorge

☎ 74.92.81 ★ QUINTIN

S. A. R.

Société Armoricaine de Restauration

S.A. au capital de 100 000 F

Taille de pierre. Restauration de monuments historiques

LA VILLE NORO - PLELO

22170 CHATELAUDREN - ☎ 74.21.60



S.A. coopérative à capital et personnel variables

Siège :

12, rue des Douves - 22800 QUINTIN
☎ (96) 74.82.52

**COOPÉRATIVE D'ARTISANS LOCAUX
DU BÂTIMENT**

Consultez-nous pour vos projets de :

RÉNOVATION

CONSTRUCTION NEUVE

AGENCEMENT MAGASIN

banque de bretagne

Des placements, mais aussi des PRÊTS PERSONNELS
pour financer l'équipement de votre foyer, vos dépenses de loisirs...

Ex. : Vous empruntez 15 000 F sur 2 ans, vous remboursez 748,86 F par mois
(Coût total du crédit 18 038,64 F)

RENSEIGNEZ-VOUS ET COMPAREZ

LA VIE QUOTIDIENNE D'UN PETIT QUINTINAIS DANS LES ANNÉES TRENTE

Quel était, parmi d'autres, la vie quotidienne d'un petit Quintinais dans les années 30 ? A quoi ressemblait son quartier et ses personnages qui y vivaient ? Comment passait-il son temps entre la maison, l'école, les plaisirs et les jeux ?

J'ai passé mon enfance à la Vallée. Pas la Vallée d'aujourd'hui, avec son petit square bien ratissé, son jet d'eau et son parking. Non, « Ma Vallée » d'autrefois, celle où il m'arrive de revenir dans mes songes, était sauvage et magique : le lieu idéal pour les aventures d'un garnement.

Inutile de vous dire qu'en ce temps-là, il n'y avait ni « juke-box », ni « flipper », ni télévision. Tout se passait dehors. Dans la nature.

A l'époque, j'avais dix ans. Mes parents tenaient l'hôtel de la Vallée (aujourd'hui de Bretagne) depuis 1927. Et je me rappelle, avec émerveillement, de la « queue de l'étang », un vrai marécage à l'époque, plein d'odeurs, de vase, d'anguilles et de poules d'eau. Il y avait de grands roseaux parmi lesquels on s'embourbait jusqu'aux genoux, pour aller poser une ligne de fond, ou pour cueillir l'une de ces belles tiges flexibles, terminées par un manchon noir que l'on désignait, pompeusement, sous le nom de « cannes de Paris ». L'été on coupait une énorme brassée de roseaux, on l'amarrait solidement et, grâce à ce radeau et à son greement de fortune, on manœuvrait à balai planté au milieu avec une vieille serpillière, on essayait de naviguer sur la rivière. L'aventure déjà me tenait. Pour moi, ce n'était plus le Gouët, mais l'Orénoque et parfois l'Amazonie.

Je me rappelle le petit chemin de fer départemental (ligne Quintin-Rostrenen) avec sa petite locomotive carterée et noire, comme sortie d'un film du Far West. Son sifflet retentissait invariablement sur la rampe qui longeait l'étang, juste à la hauteur du « Café Guépin ». 7h30 : il était temps de se lever pour aller à l'école. Je me rappelle la petite gare de briques, « Quintin-Ville » qui se dressait sur l'actuel parking, un endroit rêvé pour jouer au foot avec mes copains. Sans relâche, le ballon frappait le mur de la gare jusqu'au moment où l'employé, M. Michel, surgissait de son bureau, exaspéré : le ballon arrêta la pendule fixée à l'intérieur.

Je me rappelle encore les wagons que l'on poussait, l'aiguillage de la voie de garage que l'on manœuvrait. Quelle merveille de pouvoir jouer avec un vrai train !

C'était le bon temps. On pouvait encore se la couler douce à la Vallée ! L'atelier de M. Morin, le forgeron, rougeoyait et nous regardions, fascinés, le fer rouge cracher de colère dans l'eau. A l'hôtel, on attelait un break noir et antique pour aller chercher de rares voyageurs à la « grande gare ». Chaque mardi, ma mère mettait au jour d'énormes et odorants nids de veau qu'elle débitait en portions pour les fermiers de Carevilland et les « Cornichettes » de La Héronnière, arrivées en char à bancs ou débarquées, le matin même, du petit train. Mais ce jour-là, mon père préférait la morue de la « Guernadière » frite-see à tous les vents, au pied du calvaire, et qu'il ramenait dans du papier journal tout suintant. Tous les soirs, les mêmes joueurs de cartes se retrouvaient chez nous, pour disputer d'interminables manilles. Je n'ai pas oublié leurs noms : Mathurin Rolland, l'ancien maire de Quintin, Albert Ménard, le marchand de vins, notre voisin, Morel Grains, M. Julien, Déde Sohier, Pierre et Louis Damar. Il y avait aussi le docteur Le Quéré. On parlait

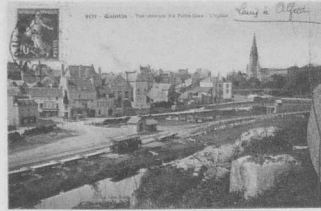
politique. Le docteur Le Quéré appuyait chacun de ses arguments d'un bref tressaillement de la paupière, et tout le monde l'écoutait. On saluait au passage notre plus vieille pensionnaire, une vieille comtesse anglaise à la voilette sur les yeux, toquée de tous les animaux, qui prenait place pour son repas. Aussitôt, le bouc des Trividic, nos voisins, une bête irascible, s'amenait au petit trot et s'installait devant le vitrage de la salle à manger. La vieille dame ouvrait une petite fenêtre pour l'alimenter. Quelle corrida le jour où le bouc avait réussi à s'enfuir dans la Vallée avec le sac de sa bienfaitrice enfilé sur ses cornes ! Il avait fallu deux heures pour le récupérer. Le bouc des Trividic refusait de nous le rendre, nous chargeait. Oui, c'était encore le temps où un bouc pouvait se ballader en toute liberté. On pouvait se coucher dans l'herbe, tailler un hymn de cassettes. Et si Dédée Faucheur, notre voisine, racontait une histoire drôle ou mimait une scène, c'était toute la Vallée qui riait, plié en deux, pour le reste de la journée.

Personne n'avait l'air de remarquer que le quartier était sale. Par temps d'orage les égouts s'engorgeaient, exhalant une odeur pestilentielle. Et, si le vent soufflait de l'est, c'était le « Café Guépin » qui se rappelait à notre bon souvenir. C'était le lieu de nécessité des Quintinais nés en plein cintre, drapés de lierre, mais dépourvus de portes, ouvrant sur l'étang. L'endroit n'était pas sans danger. Témoin ce malheureux pensionnaire de l'hôtel, homme de peine à ses heures, connu sous le nom de Pierre Le Louche, qui, voulant s'y aventurer, un seuil à la main, glissa malencontreusement (et l'on dit que ça porte bonheur...) et se tua. On pouvait voir de loin, d'ailleurs, par les claires soirées, la furtive procession des seaux de toilette roses et bleus qui, descendant de la Belle-Etoile, s'y dirigeaient. Tant pis ! De temps en temps, on se bouchait le nez. Voilà tout.

C'était en 1930. Souvenez-vous : sur la place 1830, les jours de marché, une chaussette ambulante distillait le tube à la mode : *Parlez-moi d'amour* de Lucienne Boyer. Les aviateurs Costes et Bellonte venaient de traverser l'Atlantique, le 2 septembre, pour la première fois, d'est en ouest. On les faisait comme des héros. Mais du haut de mes dix ans, leurs noms ne me disaient rien comparés à ceux des frères Trividic, Louis, Guy et Marcel, qui, les premiers, m'apprirent à pêcher à la main au « Pertu-Chaud », au pied du déversoir. On déplaçait doucement les cailloux, on capturait de petits poissons appelés dans le langage quintinais « barbus » et « têtes de chien ». Ils m'apprirent aussi à construire des « abordas », barrage de boue et de pierres, pour retenir l'eau de la rivière. Ils me montrèrent comment grimper aux arbres, dans la « chénaie de l'étang » afin de secouer les châtaignes à l'automne, m'enseignèrent l'art de jouer avec des « tonnes », ces grosses billes d'acier que l'on trouvait, de temps en temps, au garage Le Fur (actuellement la maison médicale). Pour tout dire, les Trividic étaient mes seuls vrais héros.

Nos jeux ne se terminaient pas toujours très bien. Je me souviens, par exemple, de la méaventure des « pessets ». Tous les enfants ont ramassés des « pessets », ces petites boules hérissées qui, lorsqu'on les lance sur quelque chose, restent fixées à ses vêtements. De ce côté-là, à la Vallée, nous avions des munitions. Les « pessets » poussaient en abondance, parmi les herbes folles, près de la petite gare.

Ce jour-là, nous avions traqué quelques petites filles, histoire de leur lancer des « pessets », de préférence, dans les cheveux. Soudain, la Vallée nous parut vide. Plus une victime en vue. L'ennui, c'est qu'il nous restait beaucoup de « pessets ».



Je revois la scène. Nous étions perchés sur de grosses billes de bois devant la cour des Trividic. C'est à ce moment-là qu'une voiture est passée, étincelante de tous ses chromes.

Qu'est-ce que je prend ? Je lance une boule de pessets sur la voiture. Cinquante mètres plus loin, elle s'arrête. Un homme, grand et mince, distingué, en descendant, s'approche de nous. Je m'aperçois, avec stupefaction, qu'il porte au revers de son veston, comme une insolite décoration, ma boule de « pessets ». Je ne le connais pas. Mais Louis Trividic, qui est près de moi, m'a déjà soufflé : « c'est le marquis... le marquis de Robien ». Impossible de me dérober. Je m'avance. Le marquis me prend fermement le bras, mais sans colère, pour me ramener chez moi. Réprimandes. Alors, je fis le serment de mieux travailler à l'école, de ne plus vagabonder dans la chénaie de l'étang à l'heure du dentiste, de ne plus chaparder, en compagnie de mes copains, les plats de crème au chocolat destinés au banquet des pompiers de Quintin, banquet qui, de temps en temps, avait lieu chez nous. La liste de mes méfaits était déjà longue...

L'école. Il me faut bien en parler. Car nous ne passions pas tout notre temps à jouer dans la Vallée. J'y allais chaque matin à l'école en compagnie de mes inséparables complices. Nous traversions la ville. Dans ces années-là, elle ne sentait pas l'essence des voitures. Il y avait la bonne odeur du café qu'on grillait en plein air à l'épicerie Damar, celle des galettes dans le milieu de la rue du Four, chez « La Marpault » ; je n'étais pas tellement pressé d'arriver en classe à cause du calcul qu'on faisait à toute force me faire entrer dans la tête. J'étais fâché avec les chiffres, et les choses n'allaient pas toutes seules avec M. Coquen, le directeur de l'école publique, excellent pédagogue par ailleurs, mais qui, à mon goût, avait la main un peu lourde et la galochette un peu dure.

Dans ces temps lointains, on ignorait le ramassage scolaire. Les écoliers arrivaient parfois de loin, à pied, de Carevilland, du Bas-Cadoret, ou de fermes perdues près du Feül. Je les revois, en hiver, habillés de gros vêtements, chaussés de sabots, avec leurs mains rouges, boursoufflées d'engelures. A la belle saison, ils arrivaient, les yeux illuminés, avec de véritables « trésors » noués dans leurs grands mouchoirs à carreaux : des ceuls de merle ou des « brindas » (hamnetons) qui s'enveloppaient bruyamment dans la classe.

J'avais des leçons à apprendre à la maison. Un supplice.

L'attrait du dehors était si puissant ! Surtout lorsque quelque un vous glisse à l'oreille « tu sais, c'est facile de prendre une truite à la main, tu la repères sous un caillou, tu lui chatouilles le ventre du bout des doigts. Elle ne bouge pas. Elle monte doucement vers la surface. Le moment délicat, c'est de refermer la main sur les ouïes... »

J'écoutais Jean Louis Kerhousse dit « Penault ». Il prétendait pêcher chez les Trividic. Coureur des bois, ramasseur de champignons, fameux pêcheur, rien n'échappait à ses yeux gris pâle. Etonnant personnage. Malade de la poitrine, un moment à l'article de la mort, il prétendait s'être guéri en mangeant force gousses d'ail. Un jeudi, je l'accompagnai. Nous suivîmes la voie ferrée du petit train. Juste au-dessus de la Minoterie, sur le premier petit pont qui enjambe le Gouët, il s'arrêta le temps d'inspecter la rivière. Un instant plus tard, pantalons retroussés, il s'était mis à l'eau. Je vis ses mains explorer le dessous des cailloux, s'enfoncer sous les « ouïes » (racines de la berge) puis s'immobiliser. Et soudain, il jeta dans l'herbe, à mes pieds, une belle truite fario. (Dire que je devais revoir Jean-Louis Penault, cinquante ans plus tard, un peu avant sa mort, au début de 1983, traversant le Martray, comme une ombre, sourd, muré dans son silence...)

Un ou deux ans plus tard, je rencontrais sur mon chemin un autre personnage : Jules Person. Ce nom ne vous rappelle peut-être rien. Mais si je dis Jules Person, dit « P'tit Jules », dit « Crappaïs », il y a des Quintinais qui vont se souvenir. Impossible de l'oublier. Jules Person était une légende à lui tout seul.

A vrai dire, il n'habitait pas la Vallée, mais y faisait de fréquentes incursions. Un après-midi d'automne, je le suivis, de loin, comme peut le faire un enfant, attiré d'instinct par tout ce qui n'est pas ordinaire. Il monta la Belle-Etoile, s'arrêta au milieu de la place 1830 et se mit à chanter. Une grande scène : il avait choisi la place. Je le revois, il pleuvait. Magnifiquement débraillé, le visage ruisselant, sans perdre un pouce de sa petite taille, il chantait :

*Quel est donc ce pétard
C'est un convoi qui part
Quitant la maritimé...*

Un léger vent d'anarchie. Alors, après avoir fait rentrer les enfants, on préférait l'écouter derrière une fenêtre en écartant les rideaux. C'est ainsi qu'il était « Crappaïs ». Il chantait, et tout à coup la rue devenait un spectacle.

Un peu plus tard encore, j'entraai au lycée de Saint-Brieuc comme pensionnaire. Je ne retrouvais la Vallée, « la queue de l'étang », les copains, qu'aux vacances. Chez nous, à l'hôtel, il n'y avait rien de changé : toujours les mêmes joueurs de cartes. Je n'ai pas oublié une partie qui s'est jouée, un soir d'été, entre Mathurin Rolland, Albert Ménard et deux autres partenaires. Il faisait lourd. A un moment donné, Mathurin Rolland leva sa carte, prononça seulement le mot « atout » et s'écroula sur la table : il était mort. Comme il n'avait pas lâché sa carte, on la retourna. C'était du cœur, et le sien venait de le lâcher. Maire de Quintin, du 15 mai 1904 au 19 mai 1929, il avait 73 ans. C'était le 4 juillet 1933.

ANDRÉ BROUTE

ALIMENTS DU BÉTAIL

Ets LE MEN

22800 QUINTIN - ☎ 74.80.73

GRAINS - ENGRAIS

NAISSANCE

A la campagne, si un enfant arrivait dans une maison meublée seulement de lits clos, on mettait la couette de balle des lits dans la « place », par-dessus, un drap et le travail se faisait là...

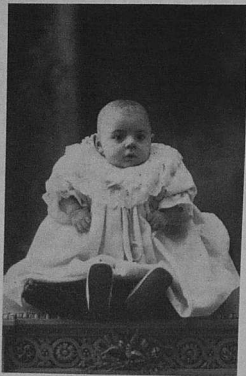
Jusqu'en 1960, les naissances se passaient à la maison, avec le médecin ou la sage-femme (madame Crézé a exercé pendant près de cinquante ans) et une femme demandée pour la toilette du nouveau-né et les soins bi-quotidiens à la maman, pendant huit ou dix jours. Ont fait ce métier : mesdames Andrieux, Pochon, Marianne Ferlicot, du Bourg-Jugné, la mère Philippe à Saint-Yves et Armande à Pissepré.

La grande fête c'était le baptême célébré peu de temps après la naissance. Quand les cloches commençaient à carillonner, des enfants arrivaient de partout, le parrain et la marraine jetaient des poignées de dragées à la volée, il fallait voir la bagarre ! Généreux, les parrain et marraine lançaient parfois des pièces de monnaie pour exciter les enfants.

Le repas de famille se faisait à la maison, avec le parrain, la marraine, les grands-parents, les oncles, les tantes ; les voisins, eux, venaient seulement prendre le café et remettre leurs cadeaux.

Aux environs de 1900, dans les familles très pauvres, on « fêtait » quand même les naissances, chacun apportait son casse-croûte, on mangeait en chœur, on buvait et on dansait dans l'aire, si on était dans une ferme.

ARMANDE BRIAND
Recueilli par LOUISE LE NOUVEL



« Quelques jours plus tard, ma mère à son tour se rendit à l'église pour la cérémonie des relevailles. Il s'agit là de remercier Dieu et de lui demander ses grâces, non pas de solliciter pardon ou purification (un obscur sentiment de culpabilité, certains tabous venus du fond des âges, faisaient que les femmes se trouvaient malgré elles en état de disgrâce jusqu'à ce « retour à l'église »). Cette nouvelle bénédiction leur rendait leur place au nombre des fidèles. Elles se montraient en public pour la première fois depuis l'accouchement. »

PIERRE JAKEZ HELIAS
(Extrait du Cheval d'Orgueil)

Les relevailles

Quinze jours après la naissance, la maman accompagnée de la femme qui l'avait assistée ou d'une personne de la famille se rendait à l'église se faire bénir : c'étaient les « relevailles ». Elles restaient sous le porche où le prêtre avec son étole et le cierge venait les accueillir. Dans une grande serviette blanche, l'accompagnatrice portait un énorme savoir haut parfois de trente centimètres et de trente centimètres de diamètre. Il avait été cuit dans le four du boulanger, tout le monde en a vu rue du Four, dans la vitrine d'Alexandre Le Covec.

Le prêtre en recevait la première tranche et on en faisait porter à tous les amis qui ne manquaient pas de se signer avant de goûter « ce pain béni ». Les relevailles étaient parfois prêté à une petite réunion de famille avec gâteaux et vin chaud.

A. BRIAND

* * *

UN NOUVEAU COMPTE D'ÉPARGNE : LE

68 000 F à 7,50 %
sans impôts

Caisse d'Épargne — QUINTIN — place 1830

LE CONSEIL DE RÉVISION EN 1919 CLASSE 1920

Un jour du mois d'avril, Quintin était réveillé à 6 heures du matin par une sonnerie de clairon et roulements de tambour. Non ce n'est pas le clairon du feu, (à l'époque, la population était avertie d'un incendie par un coup de clairon, puis le tocsin). Ce n'est pas non plus le 14 Juillet. Simplement le conseil de révision ! Et ce réveil en fanfare indiquait qu'un jour de fête commençait. Déjà, quelques semaines avant, les futurs appelés avaient acheté, en commun, leur drapeau, bleu, blanc, rouge, bien entendu orné de lettres dorées, brodées main, avec l'inscription « QUINTIN, classe 1920 ». Pour tous les conscrits du canton, c'était la même chose. Mais Quintin, chef-lieu de canton, fier et orgueilleux, se voulait de posséder le drapeau le plus beau.

En groupe, bras dessus, bras dessous, les jeunes conscrits défilaient dans les rues en chantant et retrouvaient la marraine de la classe, tirée au sort, cela lui valait (à elle-même, ou ses parents) de leur offrir non pas le champagne, mais le premier petit verre de la journée.

Pendant ce temps, elle confectionnait des petits papiers portant les noms des jeunes gens, les mettait dans un chapeau feutre ou un haut-de-forme si le papa en possédait un, puis elle tirait au hasard un nom : c'était le bénéficiaire du drapeau. Il avait l'honneur de le porter toute la journée et par la suite, il le sortait régulièrement pour toutes les fêtes locales. En quittant la maison, la jeune fille avait droit à l'embrassade de tous, à l'au-revoir et au merci.

Après cette joyeuse réunion, tous se rendaient à la mairie, à 9 heures car l'heure c'était l'heure, et il fallait être présent pour répondre à l'appel. Le recrutement se faisait au premier étage de la mairie. À gauche, c'était le vestiaire ou deshabillatoire, surveillé par un gendarme, à droite, dans la grande salle, se trouvaient les officiels et les personnalités : préfet, conseiller général, les maires ou adjoints du canton, les médecins militaires (deux en principe), plus un civil et un secrétaire de séance.

Sortant du vestiaire, nu comme un ver, le candidat appelé se présentait sur le palier, passait à la toise d'abord, puis sur la bascule (une « romaine », bascule moderne de l'époque). Un gendarme établissait une fiche indiquant taille et poids qui était remise en mains propres et à conserver. Puis, tremblant d'émotion, l'assemblée qui chuchotait, en faisant la critique du sujet, tandis que le « toubib » contrôlait tout : le cœur, la respiration, la bouche, les pieds, les yeux, le sexe (pas de prise de commission, fiche à la main, et était déclaré « bon pour le service », « ajourné » ou « exempté » du service militaire, puis on entendait « vous pouvez vous "rhabiller" et au suivant s'il vous plaît ».

Ensuite c'était le rassemblement, place de la Mairie où parents et amis attendaient les résultats. Les reconnus bon

pour le service étaient fiers et heureux ainsi que leurs proches, les autres étaient déçus et avaient souvent la larme à l'œil.

Les marchands, vendeurs de cocardes, avaient pris place de bonne heure ; certains arrivaient de Saint-Brieuc par le train de 7 heures du matin avec leurs baladeuses, genre de voitures des quatre saisons sur lesquelles on exposait les décorations. La concurrence jouait et il y avait des rivalités. Quintin était bien représenté par les Ferlicot, Rigoloch, Marpault, la Crénoche, la Guermadière, la Petite Louise, etc. et il y avait aussi les rabatteurs. C'était à qui aurait épinglé le plus de cocardes sur la poitrine du jeune appelé, il fallait gagner sa journée en peu de temps. De coutume, les parrains et marraines réglaient et offraient les cocardes à leur filleul. Il y avait une grande animation sur la place et dans les cafés du Martray et souvent de chaudes altercations entre vendeuses et conscrits ; pas commodes les Quintinaises !

Tout le monde étant servi, les photographes Chevalier et Langlamet rassemblaient « la classe » sur les marches de la mairie, le drapeau déployé, les tambours et clairons en place et après plusieurs clichés, c'était terminé.

Contents et heureux, bras dessus, bras dessous, drapeau en tête, les Quintinaises repartaient défilant en chantant :

*« Les gars de Quintin, hip hip hip
sont des gars un peu là
les gars de Quintin hip hip hip
sont des gars qui ne s'en font pas
ah prions Dieu pour ceux qui n'en sont pas
ah prions Dieu pour ceux qui n'en sont pas
hip hip hourra. »*

tandis que ceux de Saint-Brandan reprenaient ce refrain :

*« Entends-tu dans la plaine
les gars de Semdan qui viennent
les gars de Semdan qui viennent
gué gué ma don don
pour passer le conseil de révision. »*

L'après-midi, c'était la visite aux filles de la classe, la tournée de boîtes dans les cafés et le casse-croûte ; les conscrits du canton rejoignaient leurs communes respectives pour continuer la fête.

Les Quintinaises, avec tambours et clairons, poursuivaient assez tard dans la nuit et s'adonnaient à quelques chahuts, tirant les clochettes, faisant descendre la côte de la Vallée aux fûts de cidre vides, appartenant à M. Grosjean, propriétaire de l'hôtel du Commerce, celui-ci les retrouvait le lendemain dans le terrain vague de la petite gare — un sacré boulot pour les remonter ! — barbouillant en rouge les ampoules de l'éclairage municipal, ils étaient, pour cela, armés d'une perche ayant à son extrémité une boîte de conserve remplie de peinture rouge. Mais le lendemain, il fallait rendre compte à la gendarmerie de ces méfaits, cela se terminait par un avertissement de la mairerie, sans suite comme vous le devinez !

Et c'est ainsi que se terminait le conseil de révision.

YVES LE Saux

Classe 1925



Classe 1952



PRÉLUDE AUX ÉPOUSAILLES

C'est un Plaintelais, Claude Bourel, qui, ayant fait une étude sur « la vie quotidienne et le mariage d'un paysan de Haute-Bretagne », nous permet de préciser les lieux de rencontre et les étapes précédant le mariage.

Les lieux de rencontre

En dépit des apparences, les occasions de rencontre à l'époque des noces et grands-parents étaient, sans doute, aussi nombreuses que de nos jours. Outre bals, noces, foires, j'en retiendrai plus précisément trois qui me semblent plus significatives.

• Si l'assistance à la messe était une obligation, on l'acceptait facilement car, l'office terminé, rendez-vous était fixé pour la sortie de la vèpre, c'est-à-dire de l'après-midi. Mais s'il arrivait que la jeune fille fût de garde à la ferme, alors le galant se faisait un plaisir de venir lui rendre visite et de l'aider à faire, comme on disait, la *b'sogne*, (les menus travaux quotidiens touchant le bétail).

• Les « pileries de piaces » étaient aussi un lieu de rencontre privilégié; afin d'obtenir un sol dur et uni, dans la pièce principale de l'habitation, on étalait un mélange fait d'argile et de « gâpas », balle de blé, puis l'on invitait, le plus souvent le dimanche soir, les jeunes des environs à venir danser dessus au son d'une vielle ou d'un accordéon jusqu'à une heure avancée de la « nète » et les bolées de cidre aidaient aussi les moins entreprenants...

• La « pilerie » était sans doute le moment le plus apprécié pour rencontrer l'âme sœur (pour tromper les longues nuits, surtout l'hiver, on se rassemblait chez quelqu'un du village, les jeunes valets jouaient et les filles, les quenouilles sur la hanche, filaient...)

La demanderie

Lorsque le jeune homme sentait qu'il était accepté, commençaient alors les démarches plus officielles : c'était la « demanderie ».

En général, un samedi soir, le jeune homme arrivait au domicile de sa future, accompagné de sa famille; le groupe entonnant la chanson « La Yévette ». La demande était alors faite par le père, à défaut par le frère, mais toujours par un homme. Bien évidemment, les parents de la jeune fille donnaient leur accord et, pour le sceller, on buvait le vin apporté par le futur.

En fait, tout était arrangé auparavant, en particulier lors du repas du Premier de l'an, la demanderie n'étant qu'une manière d'officialiser aux yeux de la communauté locale une fréquentation qui, souvent, avait pu être longue.

Les fiançailles

Les « fiances » — comme on disait — avaient lieu un mois environ avant le mariage, le temps des « affiches »; les jeunes gens, après la demanderie, allaient en effet à la mairie « donner leur nom », les papiers officiels étant alors remplis, publiés et affichés à l'entrée durant trois semaines.

Une démarche similaire au presbytère : le recteur les « bannit » trois dimanches consécutifs, c'est-à-dire qu'il annonce solennellement en chaire le prochain mariage; impérieusement, les futurs époux n'assistaient pas à la messe car ils ne devaient pas entendre leurs bans.

Pour clore cette double démarche importante, qui marquait le premier engagement officiel, un repas offert par les parents était servi au domicile de la jeune fille.

La grande période pour convoler se situait autour du mois de juillet entre « les foins » et « la moisson ».



(1907)

LE MARIAGE DE M. ET MME RICHARD LE CHÈNE CARRÉ EN 1899

Les fiançailles

Ils ont fait connaissance très jeunes à l'occasion des fêtes du Fœil et de Quintin où il y avait des bals de jour et aux différents mariages des gens des environs. Ils se sont fréquentés quelques années et les parents du jeune homme se sont dérangés, malgré leurs treize enfants, pour demander la main de la jeune fille.

Parents et enfants étant d'accord, la « bonne entrée » a eu lieu chez la jeune femme sans autres invités que les frères et sœurs du futur marié.

Au menu : soupe avec « viande douce », ce qui était un luxe car on ne faisait la soupe qu'au « cochon » et le bœuf était réservé aux grandes fêtes; au dessert, du boudin avec beaucoup de pruneaux, il était fait depuis plusieurs jours (car on avait tué le cochon) et réchauffé à la vapeur au-dessus de la marmite.

Quatre ou cinq pauvres, qui avaient l'habitude de venir chez les parents Richard étaient aussi invités, car habituellement ils partageaient le repas de la famille : lait caillé et pommes de terre à l'eau.

Le mariage

La coutume voulait que tous les invités se rendent chez la mariée pour lui faire un cortège d'honneur, avec la vielle, jusqu'à la mairie, puis ensuite à l'église; si la fiancée avait eu une bague en cuivre recouvert d'or, pour le mariage l'alliance était en or. Après la cérémonie à l'église du Fœil, tous ont « bu un coup » à la santé des mariés dans les cafés du bourg avant de rejoindre le « Hinglé » au son de la musique et de faire la photographie présentant les pièces montées du dessert. Le repas de noce s'est fait chez les Richard car il y avait beaucoup de place.

Au menu : soupe, charcuterie assortie, ragoût de veau, rôt de porc, cidre à volonté et un peu de vin.

Après le repas, tous les noces sont descendus à Quintin faire la tournée des cafés et danser sur les places avant d'aller trinquer et remonter pour le souper où l'on faisait encore honneur au cochon, puis l'on dansait toute la nuit.

Dans la journée, la marchande de bonbons : « guénots, réglisses, mirillons, etc. » suivait tous les gens de la noce, en poussant sa petite voiture et, avant de rentrer, ceux qui avaient eu la chance d'être « des noces » achetaient et rapportaient la part de noce pour les non invités.

Les parents leur avaient offert : une armoire, un lit et un petit trousseau et les invités au mariage des objets utiles au ménage.

Le lendemain avait lieu le repas des « anciens » avec un menu identique et danse l'après-midi.

MME BEAUREPAIRE

LE MARIAGE

Les jeunes actuellement se marient, Dieu merci, à leur guise. Autrefois, dans un certain milieu surtout, les unions souvent étaient décidées, arrangées, entre parents, en dehors des intéressés que l'on mettait devant le fait accompli.

Les mères de cette époque n'avaient qu'un souhait : « caser » leur fille à tout prix, mais autant que possible avec quelqu'un ayant une bonne situation; à ces filles on ne demandait qu'une chose : être de parfaites femmes d'intérieur, de bonnes mères de famille, presque toujours au mépris de leur propre vie sentimentale.

Il s'avérait parfois que ces unions étaient une réussite. Mais dans beaucoup de cas, ce furent des échecs ignorés de tous, et même de l'entourage, car il était de bon ton d'accepter de souffrir en silence et surtout de ne pas divorcer, sinon c'était pour les familles une sorte de déshonneur. Puis, petit à petit, l'évolution des mœurs se faisant, les jeunes filles, les femmes, se libèrent par leur travail et voulaient le droit à l'indépendance et au bonheur. A cette époque, dans certaines familles, la chose la plus importante, au moment du mariage, était la dot. Parfois plus la fille était « difficile à caser » plus grosse était cette fameuse dot. Ce qui faisait dire en souriant « laide au miroir, mais belle au tiroir ».

Le trousseau aussi comptait beaucoup. Souvent préparé, brodé par la jeune fille elle-même avec amour et espoir. Actuellement plus question de dot, ou du moins très rarement; le savoir, la situation qu'ont acquis les jeunes filles leur en tiennent lieu et sont une garantie pour l'avenir. De toute manière, que les mariages soient grands ou modestes, la cérémonie, les toilettes, les repas étaient d'une très grande importance, contrairement à la mode actuelle plus simple (ce qui n'est pas un mal) qui veut que le mariage ne comporte qu'un repas, ou même un lunch dansant à l'extérieur, au restaurant ou dans une salle louée pour la circonstance.

Le jour de la cérémonie, les invités se rendaient le matin au domicile de la mariée, et là se formait le cortège pour la mairie, la mariée en tête au bras de son père, les petits enfants, les garçons et demoiselles d'honneur, puis les cousins, oncles et tantes et pour clore le marié au bras de sa mère.

De la mairie, ensuite on se dirigeait vers l'église dans le même ordre. Une fois la cérémonie terminée, les mariés sortaient sous le porche, au bras l'un de l'autre, pour la séance de photographie. Ce qui n'a d'ailleurs guère changé.



MME BEAUREPAIRE

Ensuite le cortège reformé avec les mariés, que tout le monde admirait, se dirigeait vers la maison de la jeune femme où, en règle générale, avait lieu le repas de noce. Ces agapes étaient jusqu'en 1940 incroyablement plantureuses et les menus si copieux et variés qu'en les voyant maintenant, on se demande comment les invités pouvaient aller jusqu'au bout.

Au dessert on chantait; chaque invité était sollicité. Les bons chanteurs plusieurs fois, les autres faisaient de leur mieux; le repas se terminait ainsi gaiement et les bons vins aidant, l'ambiance était extrêmement chaleureuse.

On se levait ensuite et la noce s'en allait faire un tour dans un coin environnant où l'on pouvait danser, jouer aux boules et se promener.

« La marette » près de la forêt de Lorge était, à cette époque des années 30, très appréciée.

Le soir on se retrouvait en pleine euphorie pour le dîner presque aussi copieux que celui du midi mais plus court car la jeunesse était impatiente de danser et souvent il fallait bien vite tout mettre en ordre, car le bal de noce avait lieu dans la même pièce. Puis les mariés ouvraient le bal. Alors là tous s'en donnaient à cœur joie et l'heure n'avait plus d'importance. Le départ des mariés se faisait discrètement, grâce à l'aide d'un ami ou membre de la famille. Puis aux premières heures du jour, on se séparait pour se reposer et récupérer, car très souvent il y avait un « retour de nocés », c'est-à-dire à nouveau un déjeuner qui comportait les restes accommodés, fort bien d'ailleurs. On se retrouvait avec joie et entrain, malgré l'absence parfois des mariés qui étaient partis en voyage de nocés. Cette journée était beaucoup plus détendue, moins cérémonieuse. Les deux familles, qui avaient fait connaissance, sympathisaient, les jeunes surtout créaient des liens qui pouvaient devenir une source d'espoir pour les années à venir.

Mme L. LE TERTRE

Pendant la guerre 1914-1918 un mariage se passait plus simplement. Les jeunes gens, qui se connaissaient depuis plusieurs années parfois, correspondaient régulièrement, puis, très souvent, au cours d'une permission on faisait le mariage avec les parents les plus proches et les repas chez les parents du conjoint ou il y avait le plus de place.

Toujours la bonne entrée chez la jeune femme, ce qui tenait lieu de fiançailles officielles. Les familles les plus aisées ont innové le voyage de nocés de deux ou trois jours à cinquante ou soixante kilomètres de leur domicile.

Depuis, surtout après 1948 ou 1950, les repas se font au restaurant et surtout le soir, parfois un « lunch » ou un repas campagnard remplaçant les traditionnels repas du midi et du soir.

Remariage et charivari

Quand c'était une veuve qui se remariait, la fête se passait dans l'intimité, mais le soir, les bons vivants qui avaient repéré le lieu du repas arrivaient très nombreux, avec vielle ou accordéon. Ils chantaient et criaient « cha, cha, charivari » sous les fenêtres, avaient des masques-pour ne pas être reconnus et restaient danser le plus tard possible, éclairés par des chandeliers de « roussine » ficelées en torches sur un long bâton.

A la retraite, on est si bien nous, les anciens, on a toujours le cœur en fête, on est si bien qui ça ? nous les anciens, où ça ? à la retraite !

Et il revenait au club de « La Roche Longue » de parler de cette importante étape de la vie qu'est
LA RETRAITE



Une unanimité totale réunit tous les membres du club, sans considération d'influences, d'individus ou de circonstances : c'est l'absolue nécessité du club dans la cité. En effet, la fréquentation d'un club n'implique aucun inconvénient, mais, en revanche, fournit des avantages variés et, somme toute, considérables. La liberté d'action et de pensée y est totale. Les courants de sympathie se créent tout naturellement. Les adhérents lient connaissance sans ressentir gêne ou entrave; des liens d'amitié solides se créent. Enfin, beaucoup ont acquis, à leur grande surprise d'ailleurs, des connaissances dans des domaines jusqu'alors totalement inconnus d'eux : amitiés, arts (peinture, sculpture, travaux sur soie, sur tissus ou sur bois), voyages, découverte d'Etats politiques voisins, de nouveaux modes de vie, pratique d'une activité physique corporelle, dévouement par la participation à la vie collective (fonctionnement de la M.J.C., baby-sitting, encadrements d'enfants, nettoyage des cours d'eau). Ce besoin de se retrouver s'est traduit par l'ouverture d'une seconde demi-journée de réunion hebdomadaire : le lundi après-midi, en plus du jeudi. Le club, ont affirmé péremptoirement des dames, est tellement utile que, sans lui, en retraite, on disparaîtrait quatre ou cinq ans plus tôt.

Le club : synonyme de jeunesse, c'est la plus belle conclusion qui soit.

Le président,
NONET

(Propos recueillis par cinq membres
du bureau « La Roche Longue »)

POUR VOS LUNETTES

Optique J. BOUTHOREL
Opticien agréé

★ LOUPES ★ JUMELLES ★ BAROMÈTRES ★

8, RUE AU LIN - QUINTIN - ☎ 74.95.65

FRUITIER - FORESTIER - ORNEMENT

PÉPINIÈRES BRETONNES
JOËL PÉHU

51, RUE DE BREST - 22000 SAINT-BRIEUC - ☎ 33.19.08

C. Q. M.

comptoir quintinçais de matériaux

Fabrique industrielle	Isolation
d'agglomérés	Bois
Béton prêt à l'emploi	Quincaillerie
Matériaux de construction	Transports

PLANCHER "STUP" - PLANCHER "DAVUM"



LA GARE ST-BRANDAN - 22800 QUINTIN

B.P. 47 QUINTIN

☎ (96) 74.88.38 (lignées groupées)

**LE DÉCÈS
LES FUNÉRAILLES**

Il est certes plus facile de parler des événements heureux que de la mort, surtout quand celle-ci survient dans des circonstances particulièrement pénibles.

Et pourtant la mort a toujours été présente dans la vie des familles, provoquant des bouleversements mais révélant aussi une grande et extraordinaire solidarité à l'égard de la famille en deuil.

C'est dans son univers familial que le vieillard, le malade, voire l'enfant, vivait ses derniers moments et il se préparait à la mort, soutenu par tout son entourage.

Quand la famille réalisait qu'il ne devait plus en avoir pour longtemps, vite elle dépêchait le prêtre qui partait alors en hâte avec son surplis et les saintes huiles; pour la communion aux malades, il était souvent précédé d'un enfant de chœur avec un lampion-clochette.

A la maison, tout avait été préparé et il était attendu par la famille et les proches voisins venus pour les prières.

Pendant toute l'agonie, le glas sonnait, permettant ainsi à tous d'avoir une pensée pour celui que la mort allait emporter et, autour du lit, les proches veillaient jusqu'au dernier souffle.

Quand tout était fini, on arrêta l'horloge et tout de suite les voisins se mettaient à la disposition de la famille, les uns se chargeant d'annoncer la mort aux parents, amis et connaissances, les autres allant chercher la croix à l'église, prévenir le fossoyeur, quêrer les porteurs, commander le cercueil et faire toutes les démarches officielles.

Dans toutes les communes et dans la plupart des quartiers, il y avait aussi des femmes dévouées, spécialisées dans la toilette et l'ensevelissement des morts. Il fallait aussi faire appel parfois au barbier pour raser le défunt que l'on exposait ensuite sur un lit dressé avec beaucoup de soin dans la pièce principale.

Très vite après la mort, annoncée par le sonneur de cloches faisant tinter le glas, et par le bannisseur, on se rassemblait nombreux dans la maison mortuaire pour la veillée de prières : récitation du chapelet, cantiques, litanies.

Il y a seulement une quinzaine d'années que « la banne » a été supprimée à Quintin. Qui ne se rappelle de la cloche agitée dans chaque carrefour, dans chaque rue ? « On recommande à vos prières le repos de l'âme de... décédé à l'âge de... dont les obsèques auront lieu à la basilique Notre-Dame-de-Délivrance le... à ... heures », ainsi tout le monde sortait sur le pas des portes et chacun était prévenu du décès, ce qui entraînait aussi bien des considérations sur la personnalité du défunt ou sur les conditions de son décès.

MENUISERIE - CHARPENTE

POMPES FUNÈBRES

Robert LE MOINE-JAFFROT

LA GRAVELLE - 22800 LE FÈL - ☎ (96) 74.80.24

Pendant les deux jours qui précédaient les obsèques, la famille proche revêtait les habits de deuil et restait présente pour veiller le mort et accueillir les parents plus éloignés qui se mettaient en route, bien souvent à pied, dès l'annonce du décès, et il fallait pouvoir donner à boire et à manger à tout ce monde.

Avant la mise en cercueil, chaque membre de la famille se faisait un devoir de déposer un dernier baiser sur le front du mort, un geste d'affection le plus souvent accompagné de sanglots.

Le corbillard attelé, sinistre malgré ses tentures à franges, arrivait devant la porte. Une dernière prière et les porteurs sortaient le cercueil de la maison — instant ô combien douloureux ! — et le cortège funéraire s'ébranlait jusqu'à l'église, accompagné par la sonnerie du glas, la croix en tête puis le prêtre devant le corbillard, avançant au rythme du cheval; venait ensuite les porteurs de couronnes (ces belles couronnes de perles de toutes couleurs qu'enfants nous admirions!), la famille éplorée, les femmes au visage caché sous le grand voile noir, et la foule des voisins et amis (les hommes d'abord, les femmes ensuite).

L'office funéraire terminé avec l'absoute et le chant du *libera* devant le grand catafalque, le prêtre proclamait la liste des services et messes recommandées, écoutée attentivement par l'assemblée.

A Quintin, le cimetière dépendait de l'église paroissiale Saint-Thurian, en service jusqu'en 1764, ce qui le fait assez éloigné de la basilique. Le cortège se reconstituait donc derrière le corbillard et l'on montait à pied la « Saint-Thurian » pour accompagner le mort jusqu'à sa dernière demeure.

C'est dans cette montée au cimetière qu'au début du siècle Mme Le Rat s'est soudain « réveillée » en s'exclamant, à la stupéur générale : « le biau souret » d'où son surnom de « Marie Souret ». Une histoire macabre sans doute mais que les vieux Quintinçais se plaisent à raconter.

Tout le monde restait présent jusqu'à la descente du cercueil dans la fosse préparée et après une dernière bénédiction et prière, la famille, souvent très importante, alignée le long du mur ou sous l'abri de l'entrée, recevait les condoléances.

Les rites ont un peu changé mais aujourd'hui encore bien des habitudes demeurent même si le téléphone et le journal ont remplacé « la banne » et si l'automobile a remplacé le bon vieux corbillard, la mort reste l'un des grands événements de l'existence humaine et la présence aux enterrements, comme les foules qui viennent se recueillir au cimetière et fleurir les tombes à chaque Toussaint, sont là pour exprimer, s'il en était besoin, l'hommage rendu à tous ceux dont la mort nous sépare et qui gardent une grande place dans notre souvenir et notre affection.

MARBRERIE BRIEND

Caveaux Monuments Articles funéraires

4, rue du Séminaire

☎ 74.88.22

QUINTIN

LES FÊTES

En plus de ces grands événements de l'existence et de la vie des familles, il y avait ces « fêtes », attendues chaque année, qui permettaient de s'amuser et apportaient de la détente dans une vie quotidienne souvent rude, parmi elles :

• La Saint-Valentin

Elle se fête le 14 février, dédiée aux amoureux, c'est « la plus patienne des fêtes religieuses », elle emprunte autant à la tradition populaire qu'à la légende. Valentin, moine de Terni en Italie en 280, offrait une fleur du jardin de son cloître à toute jeune fille ou jeune homme qui passait devant le monastère. Une idylle étant née parmi ceux-ci, il bénit l'union du couple dont le bonheur fit école et, devant l'accroissement des demandes, le saint homme décida d'un jour unique chaque année, afin de célébrer une seule bénédiction nuptiale; canonisé après son martyre, il devint le patron de l'affection et de l'amitié. La tradition voulait que tous les ans, le jour de sa fête, les jeunes filles choisissent un « valentin », cavalier servant tenu d'offrir un présent à celle qui l'avait désigné.

• Le Mardi gras.

« Mardi gras, t'en vas pas ! » Ce jour a évoqué pour des générations de Quintinais « le pain Mirau », (la fête du « pain chaud » à Carestiemble était traditionnellement, et ça l'est encore, le dimanche précédant « les gras »), carnaval avec son bal costumé dans l'ancienne salle des fêtes de la rue Saint-Yves, Les Vacances ! Elles ne coïncident plus toujours avec la fête mais les écoliers quintinais gardent le privilège d'une fin d'après-midi de congé pour le défilé costumé des enfants, mais aussi bien sûr des crêpes !

• Le Poisson d'Avril

De ce « poisson d'avril » on donne bien une bonne douzaine d'explications. L'une d'elles veut que le 1^{er} avril, début d'année jusqu'en 1567, ait été le jour des éternes dérisoires autorisant toutes les farces. Qui n'est allé « acheter pour deux sous de grains de bois, ou chez le pharmacien demander du vinaigre doux, ou, chez le couvreur, la corde à virer le vent », comme le rappelle Pierre-Jakez Hélias ?

Le poisson d'avril semble être l'une des rares survivances de réjouissances populaires spécifiquement pro-farces à ne s'être que peu modifiées au cours des siècles dont les fameux poissons de papier épinglés sur la blouse du camarade pendant que le maître tournait le dos. Naïves et touchantes étaient aussi les cartes postales de « poisson d'avril ». « Elles restent le témoignage d'une époque où la communication, même si elle se cachait sous l'aspect d'une farce, était une valeur essentielle de la société. » (MICHEL GUEZEN).

... De grandes marques ... à votre porte dans votre ville...

JOUSSE BAYARD
GÉRARD PASQUIER PIERRE CLARENCE
CAROLL ÉMINENCE
LOIS - BIGMAN - KWAY - ETC.

VETEMENTS MALLETOIT

• Le 1^{er} mai

Correspondant à l'épanouissement du printemps, cette fête contient les promesses et les espérances de bonheur. C'est la déesse Maia qui a donné son nom au mois évocateur de la jeunesse.

Il est célébré par de nombreuses coutumes populaires, celle notamment de l'arbre de mai.

Le « 1^{er} mai » n'est férié que depuis 1947 ! Fête du travail et fête du muguet, voilà ce que reste pour nous le 1^{er} mai !

• La Saint-Jean

Si la plus ancienne des fêtes bretonnes, celle dite « de juin » ne se célèbre plus, le 24 juin rassemble encore autour des grands feux de joie, « les feux de la Saint-Jean » :

« Et ce soir, nous irons, ma jolie Madeline
A l'heure où brillera la lune au front d'argent
Les bras entrelacés nous irons dans la plaine
Où s'allument pour nous (bis)
Les feux de la Saint-Jean. »

• Le 14 juillet

Il ne serait pas normal de passer sous silence la fête nationale ! Elle évoque bien sûr l'Histoire avec « la prise de la Bastille » mais plus encore sans doute, ces bals publics, où chaque année on se retrouve en bandes pour danser. (L'affiche ancienne reproduite en page de couverture rappelle bien les festivités du 14 juillet !)

Aujourd'hui, il semble que le feu d'artifice attire plus encore que le bal et ce sont des milliers de spectateurs qui viennent ce soir-là à Quintin !

Ce ne sont là que quelques fêtes. Il faudrait aussi pouvoir évoquer les fêtes de quartier disparues depuis une trentaine d'années. Les moins jeunes s'en souviennent encore ! Chaque quartier organisait « sa fête » et c'est à qui aurait eu le plus d'imagination !

Pour l'annoncer, la veille, il y avait une retraite aux flambeaux dans les rues de la ville, (il n'y avait pas alors les voitures haut-parleurs pour la publicité !)

Le jour « J », grande animation dans le quartier avec des jeux divers : casse-pots, mât de cocagne, courses... concours de boules, et le tout se terminait par un bal. Peut-on rêver de voir revivre ces fêtes qui créaient une émulation et animaient nos rues le dimanche en permettant aux habitants d'un même quartier de se rencontrer et de faire quelque chose ensemble ?

Nous ne pouvons dans ce sens que féliciter les initiatives de l'association des locataires des H.L.M. et les encourager à poursuivre.

POUR VOS FÊTES

LA MAISON HAMON

vous propose un choix de vins

Bordeaux - Bourgogne - Champagne

de qualité et prix

LA VILLENEUVE

QUINTIN ☎ 74.00.16

« ... Maison d'autrefois, témoin d'un autre âge, portant enfoui au fond du feuillage tant de chers souvenirs des anciennes saisons, O ma chère maison, mon nid, mon gîte le passé t'habite, ma chère maison ! »

La chanson aurait pu être reprise tout entière car dans chaque couplet se révèle le même attachement à la maison, demeure quotidienne de la famille, autrefois nombreuse, où chacun tenait sa place et son rôle.

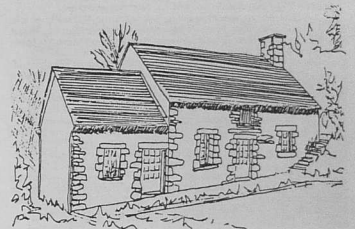
La naissance du monde moderne, l'urbanisation ont fait éclater la « grande famille » et les conditions de vie, d'habitat s'en sont trouvées transformées...

C'est à partir de la maison que toute la vie s'organisait avec ses habitudes, ses rites. Nous en avons retenu quelques-uns :

- le lundi était jour de lessive.
- le mardi, c'était la foire, le marché.
- le mercredi, les enfants en classe et chacun au travail.
- le jeudi, pour les petits, c'était la rue, c'était la place, les jeux de billes et de ballon.
- le vendredi, jour des galettes ou du poisson.
- le samedi, on faisait un peu toilette pour préparer le dimanche, on prenait le temps des déplacements.
- le dimanche, c'était la messe et le gâteau, la promenade, la ballade à vélo ou la danse au son de la vielle ou du piano.

« Et quand je pense à mon enfance, c'est aussi de parfums et de bruits dont j'ai souvenance. »

(R. FAU)



★

★ ARMOR-BOBINAGE ★

41, boulevard Carnot - SAINT-BRIEUC
☎ 94.06.79
S.A. - R.C. 69 B 51

BOBINAGES - RÉPARATION DE MOTEURS
ET MATÉRIELS ÉLECTRIQUES

DÉLAIS RÉDUITS TRAVAUX GARANTIS

ELQUIN
CHARCUTERIE - SALAISONS
DE BRETAGNE

LABEL ROUGE
DEPUIS 1916

☎ (96) 74.85.85

Daniel BULLIER
Diplômé de l'école Bouille
RESTAURATION DE MEUBLES ANCIENS
SCULPTURE - MARQUETERIE

La Noë-Sèche - Le Faël
22800 QUINTIN ☎ 74.83.69

Meubles - Décoration
GEORGEAIS

43, GRANDE-RUE
22800 QUINTIN
☎ (96) 74.94.11

MALAKOFF
22940 PLAINTEL
☎ (96) 32.18.69

LE LUNDI, JOUR DE LESSIVE

La lessive

Le lavage du linge autrefois était véritable corvée qui, selon les moyens des ménages, était résolue de différentes façons, soit par la ménagère elle-même quand elle en avait la possibilité, soit par l'intermédiaire d'une lavandière.

Il y en avait beaucoup. Le métier était très dur, mais il fallait bien nourrir la famille nombreuse parfois, et la paie du père n'y suffisait pas. Eh bien, la femme prenait ce métier qui lui permettait de pouvoir élever sa famille et passer pas mal d'heures chez elle.

Son matériel consistait finalement en peu de choses, une brochette en bois solide, une boîte à laver garnie de paille, dans laquelle elle se mettait à genoux au bord de la rivière ou du « doué », un bon battoir, et une ou deux lessiveuses.

Après le dégraissage et le lavage au savon de Marseille et à la brosse, la « bouilliture », un mot en usage à l'époque se faisait chez elle sur un feu de bois, la lessiveuse reposait sur un trépied dans une cheminée.

Quand le linge avait assez bouilli, elle le retirait tout chaud, avec une grosse baguette pour ne pas se brûler. Il était disposé ainsi, tout fumant et plein encore de cette eau de lessive, sur la brochette, garnie d'une grande serpillère dont elle ramenait les quatre coins pour le couvrir, jusqu'au lavoir où avait lieu l'opération du rinçage et l'essorage, à la main, naturellement.

Il était ainsi livré chez les clients qui avaient eux, à la faire sécher et à le repasser. Parfois elle le rendait tout sec. Et puis le lundi ou le mardi suivant elle refaisait la tournée de ses « pratiques » pour chercher le linge sale.

Toutes ces « Mere Denis » de l'époque avaient bien du courage et de l'endurance, braves silhouettes familières et appréciables de tous et remplacées maintenant par nos petites fées, les machines, qui font tout si rapidement sans qu'on y mette la main.

Les lavandières

Les lavandières d'autrefois, celles de Quintin en 1910 et bien avant, avaient un travail pénible. Je dirai que ces femmes étaient de véritables « machines à laver » vivantes et parlantes.

On lavait aux quatre coins de la ville et les lavoirs ne manquaient pas. J'en citerai quelques-uns : le lavoir du cimetière, le Pissot, le Bras d'Argent, le Pertu-Chaud, la Vallée, la Fontaine aux Chiers, le Cabot, les Portes-Boullains, le Vaudoué (Vau-de-Gouët), Fissipré, la Moirane, le Pontes-Fourche, le Beaudoué, etc.

Le plus important, sans aucun doute, était celui du Couvent des Ursulines et il était prévu pour le lavage debout (pour les Ursulines si souvent agenouillées, laver debout pouvait être un délassement !). Il devait y avoir une bonne vingtaine de places ; il fut démolit, ainsi que le séchoir à volets qui se trouvait au-dessus, lors de l'aménagement du terrain des sports, juste après la guerre en 1946-1947 ; il était alimenté par une source située entre les deux terrains des sports et se trouvait face à l'ancienne boulangerie du couvent dont le four a été démolit cette année.

Les lavandières de l'époque ne connaissaient ni la lessive, ni la soupline et elles devaient se contenter de la cendre de bois tamisée, du savon de Marseille, vendu en barre de cinq kilogrammes, marbré de bleu ou de rouge et qui était découpé à la convenance ; plus tard, les cristaux de soude firent leur apparition.

Les femmes étaient embauchées soit à la journée, pour un salaire de 1,50 F et étaient alors nourries à midi, soit au forfait par un paquet de linge. Chacune avait sa clientèle et venait à jour fixe. Toutes n'étaient pas Quintinaises et elles arrivaient tôt le matin, du Féol, de Saint-Eutrope, de la gare, etc. Il leur fallait très vite aller porter la boîte à laver au doué ou à la rivière afin de trouver la bonne place à l'abri du vent, de la pluie, du froid, car hiver comme été, il fallait laver. Fréquemment, des disputes éclataient entre elles et même parfois les boîtes allaient à la rivière ! Le calme revenu, le travail commençait, côte à côte, au doué et souvent l'une derrière l'autre à la rivière. Elles étaient ainsi six, huit, dix, quelque fois plus, agenouillées dans leurs boîtes, le derrière reposant sur les talons de leurs sabots de bois ou de leurs claques, l'été. Elles restaient dans cette position pendant quatre ou cinq heures le matin et souvent autant l'après-midi... Fallait le faire !, et on peut dire un grand merci aux inventeurs de la machine à laver !

Dans ce travail pénible, il y avait cependant de bons moments de détente et le passant, qui pouvait tendre l'oreille, les entendait raconter les faits, potins et cancons de leur quartier ou de leur village ; les lavandières étaient connues pour être des comères et de grandes bavardes !

Dans les grandes familles, c'était une autre affaire ! Mener « la buée » n'était pas rien, cinq, six, sept personnes y contribuaient, ce pouvait être une fois par mois, quelquefois plus, les armoires étaient alors bien garnies de linge et l'on pouvait attendre !

Pour « la buée » un matériel rudimentaire : une chaudière ronde, de cent à cent cinquante litres, en fonte (fabriquée à l'usine du Pas), une cuve en bois, dont le fond était garni d'une clayette, avec un trou à la base bouché à l'aide d'une grosse cheville ou d'un claf en bois. Le linge était disposé en épaisseur de dix à quinze centimètres sur la clayette et saupoudré de cendres et de quelques petits morceaux de savon de Marseille et on alternait aussi une couche de linge, une couche de cendre jusqu'au remplissage de la cuve. Ceci fait, l'eau étant bouillante, l'arrosage commençait à l'aide d'une casserole étamée (à cause de la rouille). Le linge, alors recouvert en totalité, trempait pendant qu'une autre marmite d'eau chauffait.

« La buée » commençait ! La clef ou la cheville était retirée et une femme recueillait la mixture qui s'écoulait alors par le trou et la remettait dans la marmite qui chauffait sans arrêt. Une autre lavandière continuait d'arroser la cuve de linge et cette opération durait des heures jusqu'au moment où la spécialiste jugeait bon d'arrêter.

Le linge fumant, bouillant, était alors retiré à l'aide d'un bois (un bout de manche à balai faisait l'office) pour éviter les brûlures aux mains, puis était mis à égoutter sur des chevalets en bois et un peu refroidi pour permettre aux lavandières de charger leurs brochettes et de partir à la rivière car l'eau courante devenait indispensable pour le rinçage. Le linge bien rincé, bien blanc, était « passé au bleu » (ce qui lui donnait une teinte légèrement bleutée après séchage) avant l'essorage qui consistait à bien tordre le linge, pour les draps, il fallait se mettre à deux. Cela terminé, chacune brochettait son linge jusqu'au lieu de séchage : les landes de la Madeleine, des Marettes, du Clos Banner, de Saint-Ladre, etc. Les quartiers des Croix-Jarrots et de Saint-Yves profitaient de la rivière de la Noë-sèche et des landes du Bois-Bernard et de la Roche-Foucault. Quand le temps le permettait, on étendait sur l'herbe.

Au début du siècle, madame Doualan exploitait « La Blandérie » ou buanderie de Carho, un lieu privilégié car près de sa demeure car une source fontaine alimentait un lavoir couvert qui était attenant aux champs et landes où pouvait se faire le séchage. C'était la laverie industrielle de l'époque, (et il y en avait ailleurs, telle la blandérie du Féol près de la Noë-Sèche), « la buée » se faisait dans les mêmes conditions qu'ailleurs mais tous les jours. Madame Doualan employait quelques laveuses et comme elle possédait cheval et char à bancs, cela lui permettait d'effectuer plusieurs jours par semaine ses livraisons de linge propre, plié mais non repassé, et de retourner à la « Blandérie de Carho » avec un chargement de linge sale.

J'ai oublié de vous dire que l'hiver, les lavandières aimaient boire un bon « mique » (0,15 F en 1914), café arrosé d'une goutte à un sou ou alors un « flipe », cidre chaud sucré et flambé avec aussi une petite goutte, cela les réchauffait avant de reprendre le battoir « et tape, et tape ! »

YVES LE SAUX



187. - QUINTIN. - La Queue de l'Étang.

MARDI : LE MARCHÉ



QUINTIN. - Le Marché aux Moutons.



QUINTIN. - Le Marché aux Fruits.



QUINTIN. - Place de l'Église.



QUINTIN. - Place de l'Église.

CATALOGUE COMMERCIAL
DE LA
MAISON V^{VE} NAU
Epicerie Centrale
RUES BELLE-ÉTOILE & GRANDE-RUE
QUINTIN
Epicerie & Liquides
GRAND ASSORTIMENT DE CAFÉS
à des prix très réduits
GROS, DEMI-GROS ET DÉTAIL

PRALINES
Pralines à la Vanille le 1/2 kilo . . . 2 00
" Giffroy Louis XV " " " " " " 2 00
" Fougère " " " " " " 2 00
" Fondantes, parfums assortis " " " " " " 2 00

FONDANTS
Fondants Suavité assortis le 1/2 kilo . . . 2 00
" Doublement " " " " " " 2 00
" Fines " " " " " " 2 00

SUCRE DE POMME DE ROUEN
Sacs de Pomme de Rouen le kilo . . . 2 00
" " " " " " " " " " " 1 50
" " " " " " " " " " " 1 20
" " " " " " " " " " " 1 00
" " " " " " " " " " " 1 00
" " " " " " " " " " " 1 00
122 g. / 60 g. / 30 g. et 15 g.

GRAND CHOIX D'ARTICLES DE NOËL
ET
du Jour de l'An
FANTAISIES EN CHOCOLAT
Conserves riches en SUCCES
VANNERIES FINES & FLEURS ARTIFICIELLES
Boîtes de Dragées avec lettres dorées depuis 0 fr. 60
COPPRETS NICHES DE 4 FR 75 à 12 FR.
Sur commande, nous pouvons fournir des Boîtes pour Dragées avec nom

SPECIALITES DE BOITES POUR BAPTÊMES
Boîtes Baptêmes carrées, bleues, roses, crème . . . de 60 g. à 90 g. 0 50
" " " " " " " " " " " 0 40 à 0 50
" " " " " " " " " " " 0 40 à 0 50
" " " " " " " " " " " 0 40 à 0 50
" " " " " " " " " " " 0 40 à 0 50
" " " " " " " " " " " 0 40 à 0 50
" " " " " " " " " " " 0 40 à 0 50



LE MERCREDI : L'ECOLE

Il est bien difficile, en 1983, d'imaginer ce que pouvait être l'école, ce qu'était l'instituteur par rapport à sa classe et sa place dans la société locale au début du siècle.

Ces photos du couvent des Ursulines feront découvrir à de nombreux Quintinais un peu de cet univers fermé, derrière les grands murs que nous avons connus, où des générations de jeunes filles se sont instruites et ont été éduquées. Mais il est bien certain que les anciens, qui ont fréquenté les écoles primaires de la rue du Vau-de-Gouët ou de la place du Carouge, ont vécu leur scolarité dans des conditions bien différentes...

« Mes enfants, vous devez entrer dans la salle de classe comme dans un lieu sacré. Tout ce que le maître vous apprend du haut de sa chaire, c'est le labeur de milliers de générations qui, peu à peu, en a amassé le trésor. » (C. LÉGER). Extrait d'un manuel scolaire.

La classe en 1848 : une grande salle au fond de laquelle il y avait une grande cheminée où passait le tuyau du poêle. Le long des trois autres côtés, les écoliers, assis sur les bancs, sans dossiers, ni tables, tenaient une planche sur leurs genoux, leur planche à écrire, percée en haut d'un petit trou où passait une ficelle permettant de la suspendre au mur, la classe finie.

Les locaux scolaires, il y a cent ans, étaient loin de ce qu'ils sont aujourd'hui, souvent sombres et tristes malgré leurs murs blanchis à la chaux. Pourtant, progressivement, ils ont été équipés de tables, de bancs, de grands tableaux ou les écoliers apprenaient à déchiffrer les premières lettres et les syllabes, sans oublier le tableau noir. Les tables longues ou les petites tables à rainure pour le porte-plume et avec le trou pour l'encrier, ce n'est pas si loin ! Quant à la planche à écrire, elle fut remplacée par l'ardoise (il y eut même toute une période l'ardoise en carton !) et il fallait déjà être un grand pour avoir droit au cahier et à la plume *Sergent-Major* qui devait bien faire les pleins et les déliés et si possible écrire bien droit, sans faire de pâtés pour éviter à l'écolier le tour de la cour avec le cahier épinglé dans le dos !

De la discipline et des moyens pour la faire respecter, il y avait beaucoup à dire ! Chacun, à moins d'avoir été un élève très appliqué et très sage, doit se souvenir de quelques punitions, tels les coups de baguettes, l'agenouillement, les cent lignes, etc., mais on ne peut oublier la fierté d'arborer la croix ou de l'inscription au tableau d'honneur !

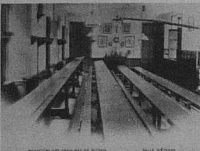
Le « maître » était un personnage imposant. Il bénéficiait d'un grand prestige tant auprès des enfants que des parents et il avait un rôle considérable dans la commune où il était toujours très écouté car il représentait le « savoir » ! Son autorité était incontestée ! « C'est vrai, puisque le maître l'a dit ! »

En 1980, l'abbé Richeux, actuellement en retraite à la résidence du Pavillon, avait écrit pour *Liens*, « Les souvenirs d'un ancien professeur » et nous en avons extrait quelques passages :

« Je suis arrivé au petit séminaire de Quintin en 1937. J'avais vingt-neuf ans. Pendant cinq ans, j'avais été directeur d'une école primaire où j'avais, sous ma houlette, une cinquantaine de marmots dans une classe unique. Expérience très intéressante. « A mon arrivée, le supérieur me confia l'anglais dans toutes les classes. Avec les études à poursuivre cela me faisait une semaine bien occupée mais j'étais jeune et la vie me paraissait belle. Et pourtant que diraient les élèves d'aujourd'hui ! Il n'y avait ni sorties, ni week-ends du commencement du trimestre à la fin, sauf une courte sortie de onze heures à dix-sept heures le premier jeudi du mois pour les élèves qui l'avaient méritée par leur conduite et leur travail et qui avaient un correspondant (parent ou ami) pour les faire sortir. »

« L'horaire journalier ne comportait que quatre ou cinq heures de cours, donc il restait de longues études pour le travail personnel et, chaque soir, les élèves devaient faire tour à tour : devoir de français, version latine, version grecque, mathématiques, physique, anglais, que les professeurs avaient le privilège de corriger. Les élèves travaillaient dans le plus profond silence en étude, sous le contrôle d'un surveillant qui avait la consigne de ne laisser sortir personne sans un billet signé de sa main, peu ou pas d'éducation physique, à part les jeux et sports de plein air le jeudi et le dimanche après-midi, peu de dessin, pas de musique (sauf les classes de chant grégorien), quelques activités, non inscrites au programme comme la lecture. Ni télévision, bien sûr, ni radio (deux professeurs sur vingt-cinq avaient un poste !)

« En 1939, ce fut la guerre. Je fus mobilisé dès le premier jour mais j'eus la chance de rentrer au petit séminaire en septembre. Mais ce n'est qu'en 1941 que je repris mes cours. Nous avions les Allemands avec nous pratiquement en permanence. En deux occasions, ils nous obligèrent à évacuer totalement la maison et il fallut tout déménager de la cave au grenier pour aller nous caser, ici et là, à Quintin ou certaines familles nous offrirent une généreuse hospitalité, (il en fut de même pour l'école Notre-Dame et des classes s'installèrent non seulement rue des Douves mais aussi au château, rue au Lin et dans une partie de l'ancien couvent). Je vois encore les réfectoires dans la salle du cinéma Jeanne-d'Arc. Nous faisons classe un peu partout : je me souviens avoir passé plusieurs semaines dans le garage des professeurs. »



LES JEUX LE TRAVAIL

Les jeux variaient suivant les saisons.

L'hiver, avec le gel, c'était les glissades ou les batailles de boules de neige.

Au printemps, les nids à dénicher, la chasse aux insectes qui commençait par les hannetons et se poursuivait par celle des papillons, l'été venu. Il y avait encore les cerfs-volants savamment confectionnés avec de vieux journaux et quelques lattes de bois pour l'armature, et les lance-pierres.

Mais les poupées, avec leur magnifique tête en porcelaine, étaient toute l'année le jeu préféré des petites filles qui avaient la chance d'en avoir une. Tant ont dû se contenter de poupées de chiffons, pas spécialement à la mode à cette époque ! Comme les garçons, elles savaient aussi faire tourner le cerceau ou sauter à la corde.

Sur les places comme dans les cours de récréation, on faisait des parties de billes ou de marelles sans oublier les interminables parties de « chat perché » ou de « cache-cache ».

Tandis que les enfants inventaient, construisaient leurs jeux, les hommes et les femmes vaguaient à leurs occupations, séparément ou ensemble. Dans la cabane du sabotier, on travaillait souvent en couple maniant de concert le harpon ou la hache.

« Chacun se partageait le labeur et la peine pour l'homme au champ, le jour était toujours trop court.

A la femme ou la fille, les soins de la basse-cour en portant tout le poids des naissances prochaines. »

Et le soir, on se rassemblait, l'hiver au coin du feu à la lueur d'une lampe Pigeon, pour écouter les potins mais aussi de merveilleuses histoires et contes populaires. Les femmes filaient le lin, ou plus tard, prenaient leurs tricots, leurs crochets, les hommes s'occupaient à sculpter des tabatières, des étuis de chapelets, des pipes ou confectionnaient des cages pour les oiseaux, des ruches et autres objets.



UAP
Michel GUILLARD
 ASSURANCES
 INCENDIE ★ ACCIDENTS ★ VIE
 19, GRANDE-RUE - 22800 QUINTIN - ☎ 74.80.00

ÉPARGNE LOGEMENT :

Un placement à rendement élevé, net d'impôt avec en plus la possibilité de bénéficier d'un prêt à taux réduit pour votre logement. 3 formules adaptées aux désirs et aux possibilités de chacun :

- LIVRET ÉPARGNE LOGEMENT
- PLAN ÉPARGNE LOGEMENT
- CARRÉ VERT

Le bon sens près de chez vous

CRÉDIT AGRICOLE

ARSÈNE BLANCHET
 LE PAVILLON - 22800 LE FOÏL
 ☎ (96) 74.80.27

★
 PLÂTRERIE - ISOLATION - CLOISONS SÈCHES

VENDREDI : LES RECETTES

« A la fraîche et pas cher ! » On n'entend plus dans les rues de Quintin les deux sœurs « la Rigoloche » et « la Gouvette » vendant le poisson frais sur leurs bancs ou dans les rues poussant leur brochette, mais le vendredi est resté le jour du poisson, comme il est aussi celui des galettes, au lait ribot ou au cidre ! (En 1918, la bolée était encore servie pour cinq centimes ou un sou ! et le kilo-gramme de farine de blé noir était, en 1909, vendu à 0,60 F !)

BOUILLIE D'AVOINE : LES PEUES

A la campagne on faisait griller l'avoine dans le four du boulanger puis le meunier l'écrasait.
A Quintin, on achetait l'avoine écrasée dite *peue* de lité...

Recette

- Mettre à tremper la veille.
- Le lendemain presser à la poignée au-dessus d'un tamis pour exprimer le jus.
- Laisser reposer le jus pendant quelques heures, puis épurer (enlever l'eau du dessus).
- Poser la marmite largement graissée au saindoux sur le trépied garni du *ferrot* (rond de tôle de trente centimètres de diamètre) pour égaliser la hauteur.
- Verser la préparation dans la marmite sur feu doux.
- Cuire pendant deux heures en tournant sans cesse avec le bâton à *peue* (genre de manche à balai).
- Saler au gros sel quand la bouillie a épaissi (est épeutée).

Au bout d'une heure et demie environ, des bulles montent à la surface. Quand elles ont *peté* neuf fois ou douze fois, les *peues* sont cuites.

Dégustation

On posait la marmite dans la « place » sur un trépied avec une louche, chacun approchait avec une écuelle de cidre ou de lait baratté et y ajoutait la bouillie. Quand tout le monde avait vidé son écuelle, on mettait un bon morceau de beurre dans la marmite et on *sauçait* avec une cuillère à soupe. S'il y avait un reste, il était prélevé avec soin et réchauffé le lendemain à la poêle en tranches épaisses avec un peu de beurre. C'était rudement bon.

Restait la *gratte*, le meilleur; la maîtresse de maison la décollait délicatement au couteau ou à la main et la partageait aussi justement que possible pour éviter les bagarres.

Les *peues* étaient un des plats des pauvres parce que peu coûteux; ils en mangeaient au moins trois fois par semaine en alternance avec des patates et du lait. C'était aussi un plat nourrissant et digeste. (Raymond Le Berre le recommande aux coureurs cyclistes !)

A. BRIAND

Crêperie du Château

SNACK - GLACES

16, rue du Vou-de-Gouët - Quintin - ☎ 74.92.39

La véritable tradition du blé noir
RESULTATS SPORTIFS

A la Fleur de Blé Noir

SAINT-BIHV

RESTAURANT OUVRIERS - CRÊPERIE

☎ 74.74.85

LE FAR BRETON

Pour cette recette bretonne, prendre des matières premières de qualité, sinon la saveur en serait changée. Pour 250 grammes de farine, il faut : 1 litre de lait, 4 œufs, 250 grammes de sucre, 1 pincée de sel, 1 cuillerée à café d'huile et des pruneaux ou raisins secs. Pour éviter que vos fruits tombent au fond du moule, les rouler dans la farine. Mélanger le tout et mettre dans le moule grassement beurré. Cuire à four moyen.

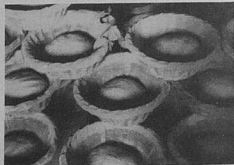
LA GALETTE DE BLÉ NOIR

Dans un récipient verser 500 grammes de farine de blé noir mélangée à 50 grammes de farine de froment, ajouter 4 œufs et du sel. Bien travailler cette pâte puis la délayer avec un peu d'eau. Etendre une mince couche de cette pâte sur le *bilig* ou à défaut dans une poêle préalablement graissée, cuire d'un côté puis retourner. Vous pouvez accompagner vos galettes de jambon, œuf, fromage, etc. qui vous feront un excellent repas accompagné d'une bolée de cidre.

CRÊPES BRETONNES

Mettre 500 grammes de farine en fontaine et y ajouter 3 œufs, 20 grammes de beurre, 3 grammes de sel, 1 centilitre de bière et 1/4 de litre de lait. Bien mélanger le tout, puis verser 125 grammes de beurre fondu. Laisser reposer environ 45 minutes, puis éclaircir la pâte avec du lait si celle-ci a épaissi.

Les crêpes bretonnes ne se dégustent qu'avec du cidre !



Pas de bons réveillons sans votre
CHARCUTIER

G. BRIENT

30, Grande-Rue - ☎ 74.94.21

★ TRADITION ET QUALITÉ À VOTRE SERVICE ★

SAMEDI : LES DÉPLACEMENTS

Le samedi était tout orienté vers le dimanche ! Jour de grand ménage dans la maison, c'était aussi celui de la grande toilette et on préparait les beaux effets, la coiffe de fête. Les sabots étaient cirés et l'épouse, ou la maman, mettait à la bonne taille les vêtements achetés chez la « fripière ».

Le soir, c'était un peu relâché et après le travail de la semaine on aimait se rassembler pour une longue veillée autour du conteur ou plus tard pour aller au cinéma. C'était un événement ! La salle était souvent le préau de l'école et l'on était assis sur des bancs. Tous les yeux étaient braqués sur la toile. Ce pouvait être un film muet de Charlot mais personne ne pipait mot afin de ne rien perdre de l'histoire. Dans les moments d'émotion, les mouchoirs sortaient des poches, mais du film on parlait et longtemps on en rêvait !

La fin de la semaine correspondait, aussi souvent aux déplacements : on allait à Saint-Brieuc pour le marché ou pour les affaires; on parlait voir le parent éloigné. Le train, avec ses nombreuses « haltes », rendait un service très apprécié.

Même si Jean-Jacques Rousseau pense que la manière la plus agréable de voyager, c'est d'aller à pied ! On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout ou un homme peut passer, je vois tout ce qu'un homme peut voir. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants ou souffrants, et les piétons toujours gais, légers, contents de tout... Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste, mais quand on veut voyager, il faut aller à pied. »

Il faut se rappeler que c'est en 1880 que l'Anglais Starley présente la première bicyclette avec une chaîne et en 1903, c'est le premier Tour de France ! Mais il faudra attendre 1930 pour que les vélos soient enfin fabriqués en grande série et que les femmes puissent aussi adopter la « petite reine » !

MAGASIN YVON CHATELAIN

Articles de grandes marques



Qualité et Prix

ELECTRICITÉ
R. BONNY

5, Grande-Rue
22800 QUINTIN - ☎ 74.94.07
MACHINE À LAVER LINCOLN - GARANTIE 5 ANS



« Les petits sabots des petits bretonnes
chantent des chansons en différents tons
jamais monotones. »

MAUD' COIFFURE

9, RUE AU LIN ★ ☎ 74.96.60

Soin du cheveu - Parfumerie René Garraud
JOURNÉE CONTINUE VENDREDI ET SAMEDI

DIMANCHE : LA FÊTE

« L'homme est fait aussi pour jouer, chanter, danser »

(J. M. GARCHAULT)

Le religieux avait priorité le dimanche mais c'était aussi une telle occasion de se rassembler !

• Sur la grande place de l'église paysannes et paysans le promis avec sa promise les enfants avec les enfants... »

• Les hommes causent politique et des problèmes municipaux ou de la crise économique du montant, du prix des chevaux... »



*Musique du passé, souvenir de l'enfance,
Depuis l'humble comptine à savoir qui sera
Le loup ou le voleur, ou qui se cachera
Suivant le dernier mot tombé dans la cadence.
Jusqu'aux accords légers et pleins de dissonance,
Qu'une main malhabile au piano jouera,
En voulant faire entendre un solo d'opéra,
Si ce n'est le refrain fredonné d'une danse.*



LIBRAIRIE ★ PAPETERIE

ANGER MARTINE

Idées - Cadeaux - Produits de qualité

3, RUE AU LIN ☎ 74.98.32

Et après les vèpres, c'est pour les jeunes la sortie en bande : on tournait la manivelle du vieux phono pour écouter Tino...

Au patronage Jeanne-d'Arc, fondé vers les années 1900 par l'abbé Ribault, bien des distractions étaient offertes, depuis les concours de gymnastique et les démonstrations de la clique, jusqu'au théâtre amateur et au cinéma où les enfants se pressaient le dimanche après-midi aux premiers rangs.

Les petits bals étaient la distraction populaire de l'après-guerre 14-18 ! Une piécette de deux sous dans le piano mécanique et ça partait pour le temps d'une danse dont on avait le choix ! A Quintin, il y avait ainsi un piano au café de la Mairie mais il y en avait aussi dans plusieurs cafés des environs, où on se rendait bien sûr à pied !

Les occasions de fête ne manquaient pas et nous les avons déjà souvent évoquées !



Quelques costumes...



**L'INFORMATION
LES RELATIONS**

La tradition orale transmettait l'histoire locale, celle du pays, celle aussi de chaque famille, de générations en générations, avec les apports de chaque époque et, bien sûr, on se parlait « les nouvelles » au lavoir, au marché ou le soir à la veillée. Plus tard, surtout à partir des années 30, quand les premiers postes de T.S.F. firent leur apparition, on se rassemblait pour écouter les « informations » ! Nous qui tournons si facilement le bouton du transistor ou de la télé, nous imaginons difficilement que ces appareils n'aient pas toujours existé et que le développement des médias soit relativement récent.

Plusieurs journaux ayant fêté leur centenaire, nous pouvons dire que, depuis plus d'un siècle, ceux qui savaient lire se plongeaient dans la lecture du « journal » (*Le Petit Parisien*, *Ouest-Eclair*, et même *L'Illustration*) ils ne manquaient pas alors d'informer tout leur entourage des événements relatés. « T'as vu dans le journal ! », cela alimentait les conversations et chacun faisait ses commentaires.

Comme quelques-uns commençaient aussi à savoir écrire — ceux qui avaient eu la chance d'aller à l'école ! — on communiquait les nouvelles en s'écrivant le plus souvent sur des cartes postales et c'est ainsi que l'on faisait découvrir sa ville, son QUINTIN, aux éloignés qui ne pouvaient y venir facilement, en exprimant son affection, son amitié, en se transmettant un simple « bonjour » ou en annonçant sa visite, car le téléphone, bien qu'inventé à la fin du siècle dernier, n'existait pratiquement pas.

**Pour bien choisir
il faut connaître...**

avec la
**POMPE A CHALEUR
PERCHE GTI**

RENSEIGNEMENTS A :
E. D. F.
Service commercial
5, rue Saint-Benoît
SAINT-BRIEUC
Tél. 78.35.60

50% d'économies
de chauffage

ou au professionnel du réseau QUALIPAC

PERCHE GTI Pompe à chaleur
en relève de chaudière
Garantie Tout Installée

Cette correspondance avait beaucoup d'importance, tant pour celui qui recevait le courrier que pour celui qui l'avait envoyé et qui s'était appliqué pour rédiger quelques mots et surtout l'adresse; il fallait que le facteur trouve facilement le destinataire, aussi, plus on mettait de précisions, mieux c'était !



BAR ★ TABAC ★ JOURNAUX

À L'ARRIVÉE

13, avenue Général-de-Gaule

☎ 74.92.48



La Municipalité



M. Raymond ROLLET



Mme Yvette LE GALLIC



M. Guy DUAULT



M. YVON CHÂTELAIN

LES PERMANENCES DU MAIRE ET DES ADJOINTS

- PERMANENCES DU MAIRE :** M. KERGOAT FRANÇOIS. Le mardi et le vendredi matin de 10h à 12h, et sur rendez-vous.
- PERMANENCES DES ADJOINTS :**
- M. ROLLET RAYMOND, 1^{er} adjoint : budget, finances, personnel communal - Le mercredi de 10h à 12h
 - M. DUAULT GUY, troisième adjoint : travaux, voirie, bâtiment - Le mardi de 16h à 18h
 - Mme LE GALLIC YVETTE, deuxième adjoint : affaires sociales - Le jeudi de 14h à 16h
 - M. CHÂTELAIN YVON, quatrième adjoint : sports, loisirs, affaires économiques - Le samedi de 11h à 12h

LE CONSEIL GÉNÉRAL

- Le conseiller général du canton : M. LE JEAN. Il organise des permanences dans toutes les communes du canton.
- De par les délégations reçues du conseil général, il siège entre autres :
- au conseil d'établissement du collège nationalisé de Quintin,
 - au conseil d'établissement du Lycée d'Enseignement Professionnel de Quintin,
 - au conseil d'administration de l'hôpital de Quintin.

GRAPHE PHOTOCOPOSITION
ÉDITION
IMPRESSION

LE PETIT CREMAN - B.P. 48

22800 QUINTIN - LE FÈIL

☎ (96) 74.91.20

Peinture - Vitrerie - Papier peint
Moquettes - Tissus muraux
Nettoyage haute pression - Ravalement

LE MAÎTRE Frères
Gare de Quintin

☎ 74.92.05 SAINT-BRANDAN

-LIVIO MIOTTI-

CARRELAGES MARBRES

"CARDRIX" - QUINTIN - ☎ 74.87.61

Agent **Garage du Gouët**

Jean MORVAN
Rue des Portes-Boulains
22800 QUINTIN

RENAULT ☎ 74.83.99



Le Conseil municipal en séance

LE CONSEIL MUNICIPAL RENOUVELÉ EN MARS 1983

Noms & prénoms	Profession	N° téléphone	Domicile
FRANÇOIS KERGOAT, maire	Sec. adminis. intercom. (E.R.)	74.92.80 (Dom.) 74.84.01 (Mairie)	3, rue Glais-Bizoin, Quintin
RAYMOND ROLLET, 1 ^{er} adjoint	Ingénieur E.D.F. (E.R.)	74.80.87	21, rue des Perrières, Quintin
YVETTE LE GALLIC (MME), 2 ^e adj.	Femme au foyer	74.83.60	19, rue du Vau-de-Gouët, Quintin
GUY DUAUT, 3 ^e adjoint	Assistant de formation	74.92.27	Le Chanet, Quintin
YVON CHÂTELAIN, 4 ^e adjoint	Négociant	74.87.60	14, Grand-Rue, Quintin
JEAN GOUÉDARD,	Préparateur en pharmacie	74.87.57	Kermaho, Quintin
EMMANUEL LE JEAN	Retraité de l'Enseignement	74.87.18	38, rue de la Madeleine, Quintin
JOSEPH GOLHEN	Comptable	74.87.59	6, rue Glais-Bizoin, Quintin
CHARLES PLÉVEN	Cadre commercial	74.80.64	14, rue Brohée, Quintin
JEAN BOTHEREL	Pharmacien	74.94.46	10, rue au Lin, Quintin
RENÉ GUILLOT	Employé de banque	74.86.31	7, rue au Lin, Quintin
PIERRE COURIARD	Agent de la D.D.E.	74.87.29	19, rue des Eaux, Quintin
YVETTE CARPIER (MME)	Femme au foyer	74.93.76	8, rue des Douves, Quintin
ANDRÉ LE MEN	Agent d'assurances	74.80.59	48, rue Saint-Thurian, Quintin
ANNICK NÉDÉLEC (Mlle)	Secrétaire de mairie	74.92.86	1, rue Glais-Bizoin, Quintin
ALAIN CHÂTELAIN	Cadre d'entreprise	74.94.64	2, rue Château-Gaillard, Quintin
MICHEL ROYER	Cadre dirigeant	74.97.17	3, rue de Robien, Quintin
PIERRE ANDRÉ	Menuisier		11, rue des Eaux, Quintin
MAURICE DUAUT	Commerçant	74.94.17	Place 1830, Quintin
JEAN-PIERRE CARRO	Agent hospitalier	74.95.83	6, ruelle du Verger, Quintin
HERVE MOREAU	Contremaître	74.83.43	7, rue des Perrières, Quintin
ROGER MESSONNET	Géomètre-expert	74.81.01	19, rue Chêneau-Blanc, Quintin
GÉRARD TASSEL	Instituteur	74.80.01	4, rue Abbé-Fleury, Quintin

LES COMMISSIONS MUNICIPALES

Travaux - Eau - Electricité - Volerie - Bâtiment : MM. PLÉVEN C., COURIARD P., CHÂTELAIN A., DUAUT M., CARRO J.-P., MESSONNET R.
 Finances - Budget : MM. GOLHEN J., BOTHEREL J., GUILLOT R., LE MEN A., ROYER M., Mlle NÉDÉLEC A.
 Affaires sociales - Logement : MM. GOUÉDARD J., LE JEAN E., ANDRÉ P., LE MEN A., MME CARPIER Y.
 Sports - Loisirs - Tourisme : MM. BOTHEREL J., GUILLOT R., ANDRÉ P., CARRO J.-P., MOREAU H., TASSEL G.
 Affaires culturelles - Enseignement - Cantine : MM. GOLHEN J., CHÂTELAIN A., ROYER M., TASSEL G., MME CARPIER Y.
 Personnel communal : MM. GOUÉDARD J., LE JEAN E., COURIARD P., DUAUT M., Mlle NÉDÉLEC A.
 Commission de sécurité et Centre de secours : MM. BOTHEREL J., COURIARD P., CARRO J.-P., DUAUT M., MME CARPIER Y.
 Information - Relations publiques : MM. GOLHEN J., MOREAU H., Mlle NÉDÉLEC A.
 Commission du P.O.S. - Environnement et permis de construire : MM. PLÉVEN C., BOTHEREL J., COURIARD P., LE MEN A., ANDRÉ P., DUAUT M., MESSONNET R.
 Affaires économiques - Industrie - Commerce - Artisanat - Emploi : MM. GOUÉDARD J., PLÉVEN C., GUILLOT R., CHÂTELAIN A., ROYER M., MOREAU H.
 Délégués pour la M.J.C. : MM. BOTHEREL J., titulaire - CHÂTELAIN Y., suppléant.

LES SERVICES COMMUNAUX SERVICES ADMINISTRATIFS



M. André SIMON
Secrétaire général
Principal collaborateur du maire,
organise et dirige
l'ensemble des services municipaux



Mlle Marie-Thérèse Le Barbu
Rédactrice, secrétaire du maire
et du secrétaire général
Affaires générales, urbanisme



Mme Marie-Thérèse Cosson
Agent principal
service comptabilité,
aide sociale, affaires scolaires



Mme Marie-Thérèse JAGLIN
Commis
Standard, accueil du public,
état-civil



Mme Béatrice PERENNES
Sténo-dactylo mécanographe
Assure le secrétariat du Quintinais
Emploi, chômage



M. Jacques ROUAULT
Gardien de police
Agent de transmission
entre les services administratifs
et les services techniques

SERVICES TECHNIQUES

De gauche à droite, en bas : Bernard CARRIC, Maurice ALLO, Raymond BOSCHER, Guy MAHÉ. — En haut : Francis PADEL, Pierre GRANGIENS, Rémi JAGLIN, Henri DAHREEL, Victor VINOT, Marcel RINFRAY, Vincent BANNIER, Jean ANDRÉ, Fectand LE CHAMPION, Joseph LAUNAY, Jean-Jacques BOUILLON — Manquent sur la photo : Patrick ALLICHO, René GIL, Eugene LAPORTE, Pierre LE MEHAUTE.





PERSONNEL DES ÉCOLES

De gauche à droite, au premier rang : Mmes Marie-Louise TOUZÉ, Hélène MAFFARD, Danielle BORDIER. Au deuxième rang : Mmes Yannick LAVENAN, Annick JOSSE, Josiane TOULLIC. Manquent sur la photo : Mmes Pierrette CHARLES, Christiane GOLHEN, Lucie LEMOINE.



FORMALITÉS POUR L'ÉTAT CIVIL		
	DÉLAI	PIÈCES À FOURNIR
DÉCLARATION DE NAISSANCE	— 3 jours	— Certificat de constatation de la naissance signé par le médecin ou la sage-femme qui a procédé à l'accouchement. — Livret de famille
MARIAGE	— 2 semaines avant la date du mariage si les deux futurs conjoints sont domiciliés à Quintin. — 1 mois avant la date du mariage si l'un des deux futurs conjoints est domicilié à l'extérieur. (les bans sont publiés pendant dix jours consécutifs après la remise des certificats médicaux)	Pour la déclaration à la mairie du lieu de naissance — <i>Dans tous les cas</i> • Certificat médical prénuptial pour chacun des futurs époux. • Extrait d'acte de naissance (lorsque l'intéressé n'est pas né à Quintin). • Justification du domicile. • Consentement des parents par acte authentique pour le ou les futurs conjoints mineurs si les parents ne peuvent assister à la célébration du mariage. — <i>Dans certains cas</i> • S'il y a un contrat de mariage : certificat du notaire ayant établi le contrat. • Si le ou les futurs conjoints sont veufs : acte de décès du ou des précédents conjoints. • Si l'un des conjoints est étranger : demander toute précision à la mairie.
DÉCLARATION DE DÉCÈS	— 24 heures (à la mairie du lieu du décès)	• Certificat médical établi par le médecin ayant constaté le décès. • Livret de famille du défunt. • Prevoir la date, l'heure et le lieu des obsèques. (A Quintin la mairie convoque les porteurs et la personne effectuant le convoi funèbre).
TRANSPORT DE CORPS	— Avant mise en bière (au départ d'un établissement d'hospitalisation uniquement) Minimum : 2 heures après le décès. Maximum : 18 heures — Après mise en bière	• Demande d'autorisation de transport de corps par un membre de la famille au directeur de l'établissement d'hospitalisation. • Autorisation du directeur de l'établissement. • Autorisation du médecin. • Demande par un membre de la famille à la mairie de la commune de décès.

UN TIERCÉ GAGNANT
Dom Remy - Saint-Hubert - Grand-Remy
 "LES VINS QUI FONT AIMER LE VIN"
A. DUAULT S.A.
 22800 QUINTIN — ☎ (96) 74.89.22

Sirena
 SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE RECHERCHES ET DE NUTRITION ANIMALE
 Quintin - Usine de Saint-Brandan
 ☎ (96) 74.85.76 — 22800 QUINTIN
 Téléc. : 740975 F
 28, avenue Chanzy
 ☎ (40) 74.79.70 — 44000 NANTES
COMPOSÉS MINÉRAUX - OLIGO-ÉLÉMENTS - COMPLEXES VITAMINIQUES
 PRODUITS SPÉCIAUX POUR LE BÉTAIL

ASSURANCES LANDERNEAU

Mutuelles Agricoles Samda - Soravie
 TOUTES PROFESSIONS
 Madame Hélène BUDET - Les Rochers
 SAINT-BRANDAN ☎ 74.91.75


	<p>Lioncodec Sortie de Quintin Direction Saint-Brieuc 300 places de parking ☎ 74.00.13</p>	<p>Codec Centre-Ville Marché de proximité ☎ 74.94.17</p>	
--	---	--	---

ÉTUDE - CONSTRUCTION
LOÏC ANGER
 ★
Pour vos plans, devis, travaux
 ... Prestations de qualité ...
 ☎ 32.46.73

Graineterie MARCEL EVEN
Aliments Duquesne - Purina
 ★
1, rue Abbé-Fleury
QUINTIN ☎ 74.80.02

ETS TOURY S.A.
 "CARDRY" — 22800 SAINT-BRANDAN
 ☎ (96) 74.87.52 Telex : 950230

LAITS JUS
 ET ET
 CRÈMES BOISSONS
 U.H.T. AUX FRUITS

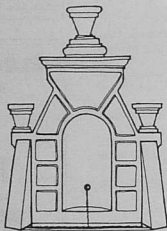


COUVERTURE ★ ZINGUERIE
François SALOMON
 16, RUE SAINT-EUTROPE
 ☎ 74.88.10 22800 QUINTIN

FUEL - CHARBON
MARCEL SIMON
 ★
 CARHO — SAINT-BRANDAN — ☎ 74.91.76

ACHÈVÉ D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE 1983
 GRAPHE — LE PETIT CRENAN, QUINTIN-LE FEIL

lesecours assurances «LE SECOURS»
 Toutes Assurances
LE MEN
 8, rue de la Vallée
 QUINTIN Tél. 74.80.59

Fontaine — Jardin des Carmes
 (Roz-Maria)

Bulletin réalisé par la Commission Information du Conseil municipal aidée de M. François KERGOAT, maire, des adjoints et du personnel de la mairie avec la collaboration de MM. Claude CHASTEL, imprimeur, Yves LE SAUX, Mmes Lucie LE TERTRE, Eugénie BEAUREPAIRE, Louise LE NOUVEL, une équipe d'anciens Quintinais et des membres du Club de La Roche-Longue.

Les clichés sont de MM. Marcel HAMONET et Emmanuel ROUSSEAU. Mlles Pauline DEFFAIN et Annick NÉDÉLEC d'autres ont été mis à notre disposition par l'équipe de réalisation du bulletin et par Mlle Yvonne DAMAR, Mme Désirée GOUÉZIGOUX, M. Michel SOURRIGUES, Mme Monique WARIN avec des textes de Claude BOUREL, de MADELEINE ANDRÉ-BOULIN, de l'abbé RICHEUX et un dessin de Jean KERGOAT
 (Le catalogue de la page 17 date de 1890)

M. Jean DE BAGNEUX, maire honoraire, et Mme Armande BRIAND ont, l'un et l'autre participé à la préparation de ce bulletin; leur disparition brutale, les 26 et 28 octobre 1983, laisse un grand vide dans l'équipe du Quintinais.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
 VILLE DE QUINTIN

FÊTE NATIONALE

DU 14 JUILLET 1912

A 5 HEURES DU MATIN
 Grande Sonnerie de Cloches, Réveil en Fanfare, Salves d'Artillerie

A 8 HEURES 1/2, au Bureau de Bienfaisance
 DISTRIBUTION DE VIVRES AUX INDIGENTS DE LA COMMUNE

A 10 HEURES, Place du Martray
 FÊTE DE LA COMPAGNIE DES SAPEURS-POMPIERS

Aussitôt après la Revue, Remise du legs MAU au titulaire pour l'année 1912
 A 2 HEURES 1/2, Place 1830
Grand Concert par la « Lyre Quintinaise ».
 Aussitôt après : JEUX DIVERS
 GRANDES COURSES

A 4 HEURES 1/2, Place du Martray
COURSES DE VÉLOCITÉ

A 8 HEURES 1/2, Place du Martray et de la Mairie
GRAND BANQUET POPULAIRE
 Les dames seront admises

PRIX D'ENTRÉE : 2 fr. — On pourra se procurer des Cartes chez M. DENIAU, C., Restaurant à Carebourse et à la Mairie de Quintin

A 8 heures, Places du Martray et de la Mairie
BAL A GRAND ORCHESTRE
 Par la LYRE QUINTINAISE

A 9 HEURES
BRILLANT FEU D'ARTIFICE

A 11 HEURES 1/2
GRANDE RETRAITE AUX FLAMBEAUX
 Les habitants sont invités à pavoiser et à illuminer à l'occasion de la Fête Nationale.
 Le Comité des Fêtes ne répond pas des accidents qui pourraient se produire.

Commissaires d'Honneur : MM. ROLLAND, Maire ; BARAY et MARTIN, Adjoints.
 Commissaires-Ordonnateurs : MM. LE SAGE, SEIGNEZ, QUEMAR, BOSCHER, BAUDOIN, LEVEDER.
 Les Commissaires : HUET, M. ; FERLICOT, P. ; GULLOT, Y. ; MORIN, J. ; MERRIEN, J.

Quintin, imp. THILLIEU et GEFROY

UNION DU COMMERCE DU CANTON DE QUINTIN UNION DU

DU 10 AU 20 DÉCEMBRE

NOËL

PLUS DE 3 MILLIONS DE CENTIMES DE LOTS

- DONT**
- **UN SÉJOUR DE HUIT JOURS EN TUNISIE**
pour deux personnes en pension complète
 - **Plusieurs week-ends en Angleterre**
 - **1 téléviseur couleur**
 - **1 lave-vaisselle**
 - **1 radio-cassette**
 - **1 vélo de course**

Des bons d'achats de 2 000, 1 000, 500 et 200 F.

QUINTINAIS

*Pour que vive
ma commune
j'achète à Quintin*

UNION DU COMMERCE DU CANTON DE QUINTIN UNION DU

COMMERCE DU CANTON DE QUINTIN UNION DU COMMERCE DU CANTON DE QUINTIN

COMMERCE DU CANTON DE QUINTIN UNION DU COMMERCE DU CANTON DE QUINTIN